

Sido Gall

Brin de Vie

bf

Prologue

Je ne me souviens pas de mon enfance
De presque rien
Disent les amis
Et c'est vrai
Qu'à l'entrée des palais fabuleux
Veille quelque Cerbère
Quelque dragon hideux
On ne se présente là
Que la vaillance au cœur
Forcé par le destin
Muni de la formule
Et du rameau qu'il faut brandir
Pourtant
Tous les contes le disent
Une fois l'hydre décapitée
En ses multiples têtes
Elle tombe

Le château s'ouvre
Et le trésor est à vous

1

Effraction

*A vrai dire il me répugne assez de parler de mon
enfance. Et cette nuit du 7 Avril où je commence à le
faire, je consulte la montre,*

Il est une heure du matin

*comme avant une plongée et ce vilain cahier à spirale
ne me semble pas trop laid pour le faire.*

*Aussi je m'agrippe des yeux aux branches de
pommier du Japon, à ses pousses vernissées,
parfaites, en train d'éclore près des corolles en dé qui
luisent dans la pénombre hors champ de la lampe.*

*Une phrase a accroché mes oreilles
Assez pour me faire rêver cette nuit*

*“La manière dont on vous a aimé dans l'enfance peut
vous rendre malade.”*

*Assez pour me faire lever à l'heure où l'on se couche
Et pour que je décide ce voyage.*

- Non, on ne peut pas ...
- Pas encore
- C'est trop cher
- Un tel ne veut pas
- Il faut ...
- Il ne faut pas ...

Ah la la
Demain, vivement
Je serai seule
Indépendante
Je ferai

Ah, non je n'aimais pas être enfant. Je n'aimais pas être petite. C'est un état où je piaffais d'impatience.

J'ai déménagé plusieurs fois ce qui me permet de délimiter avec assez de précision dans quelle tranche d'âge j'ai vécu les choses selon le lieu où elles se sont déroulées. La première est très brève puisque je n'avais que deux ans et demi quand nous avons quitté la maison austère de la Route de Bischwiller.

J'ai souvenir d'une inconvenance, la première. Nous étions, ma grande sœur et moi en visite chez la voisine du dessous. Je me rappelle la manière dont la lumière tombait par la fenêtre dans cette pièce où tout me semblait obscur. Je revois le buffet au sombre vernissage dont la voisine en cheveux gris retire une boîte haute. Le couvercle en est rond un peu ourlé. J'entends le crissement qu'il fait pour s'ouvrir joint à l'odeur chaude, forte, presque âcre des bonbons à l'anis.

Violets ? Non ils le devenaient plutôt. Ils ne devenaient parfaits qu'après avoir été sucés un peu. Au sortir de la boîte ils collaient entre eux, plats, oblongs et

octogonaux, comme givrés de sucre. Ils ne présentaient pas bien, vraiment, et au fond je préférais certains bonbons acidulés qui émergeaient transparents de papiers multicolores, et croquants et parfaits d'emblée.

Mais c'était un cadeau. Je n'hésitais pas puisqu'ils étaient à portée, là, tendus par la dame qui se baissait vers moi.

Je vis venir la boîte ouverte, je la pris et je remerciai.

“ Mais non, se récria ma grande sœur, il ne faut en prendre qu'un, je le dirai à maman.”

J'étais confuse. Je veux dire : j'avais tout raté, je me sentais devenir énorme dans ce lieu dont j'aurais voulu disparaître au plus vite. Sans doute ai-je catégoriquement refusé d'y retourner car je n'en ai que cet unique souvenir.

De cette période, de cette maison j'ai tout oublié à part la longue table où nous mangions et qui reste dans ma mémoire, encombrante et menaçante, comme un Dolmen.

J'en revois la surface grise éclairée par la fenêtre à gauche et je pense à la plaque de marbre d'un tombeau.

Quel jour de pluie avait jeté cette lumière falote en même temps que son ennui pour que j'en garde si grand inconfort ?

Par la suite je n'ai plus vu que l'extérieur de cette maison revêtue de briques rouges, balcons à tous étages, serrée entre d'autres façades grises, et conventionnelle comme elles : hampes porte drapeau et volets coulissants, redoutables dans leur coffrage de bois puisqu'ils renfermaient une frayeur, celle du bruit qu'ils avaient fait et feraient tantôt pour s'ouvrir où se refermer.

Car j'avais peur de certains bruits dont celui de la chasse d'eau et de l'aspirateur. Ce n'est pas vraiment du bruit que j'avais peur mais plutôt de ce qu'il évoquait et ce grondement de cataracte était une menace d'engloutissement, l'image qu'il évoquait, une agression réelle, présente, immédiate.

Le ronflement pleurard de l'aspirateur, puissant et insidieux à la fois venait confirmer en la réalisant la menace que m'inspirait son physique reptilien, sa bouche dévoreuse mais aussi son avancée immuable puisque mes suppliques n'empêchaient pas ma mère de s'en servir en ma présence. C'était un Monstre tout bonnement.

Il y en avait un autre. Mais ceci est une autre histoire.

Notez que mon grand-père fit un cadeau à son gendre, mon père, cadeau de chasseur à chasseur. Je l'appris de la manière la plus désagréable.

J'entrai innocemment dans une chambre. Je ne sais plus dans la quelle et je poussai un hurlement de terreur. Comme mon cri ne modifiait en rien le spectacle, je criai de plus belle. Car le fait que la bête fût figée ne la rendait que plus redoutable, d'une potentialité de violence quasi hypnotique. On l'avait montée, elle et la grosse branche qui la portait, sur la haute armoire en chêne sombre. Et de là elle s'apprêtait à bondir sur sa proie, tous crocs dehors, les yeux de verre féroces, parfaitement réalisés, le chat sauvage, plus terrifiant que nature : Un chef d'œuvre.

Le fait d'avoir obtenu de moi de le toucher, plus tard, un jour de grand nettoyage et qu'il était à portée, étrangement rigide, tendu, comme cartonné sous le pelage poussiéreux, ne m'a rassurée qu'à moitié sans effacer le choc premier. Si bien qu'il a hanté mes cauchemars nuit après nuit.

Toujours je faisais le même rêve : J'ouvrais un des lourds volets de la nouvelle maison. Il était perché à l'extérieur et d'en haut me sautait au visage. Je hurlais de terreur et me réveillais dans mon lit canapé. J'avais perdu mon oreiller. Il faisait noir. La porte s'ouvrait sur ma mère réveillée en sursaut, ébouriffée, l'œil hagard, défigurée par la nuit, un autre cauchemar. Derrière elle parvenait incisive la voix fulminante de mon père :

Je faisais des simagrées. On était bien trop faible avec moi.

Horreur !

Je mettais des heures à me rendormir.

Nous avons alors déjà changé de maison et j'étais un peu grande puisque j'avais quitté le rez-de-chaussée et mon lit cage.

Mon petit lit blanc dont les entrelacs de mailles ont longtemps rythmé le tissage des heures et dont je retrouve aux doigts la parfaite forme et le bruit caressé.

Avais-je trois ans ? Voyons ? J'étais malade et on avait poussé mon lit dans le bureau fumoir de mon père. Les volets étaient mi clos. Peut-être étais-je censée faire une de ces siestes interminables bon-débarras-des-enfants. Peut-être pas. Les rideaux étaient tirés sur une après-midi finissante et la porte entrouverte sur la salle à manger où causaient mes parents. Mon grand-père venait de me quitter. Était-il venu en douce ? Non, il respectait les ordonnances des femmes et n'aurait pas passé outre. Peut-être m'avait-il tenu compagnie et l'avait-on appelé pour boire un café ? Toujours est-il que voilà plusieurs jours qu'il s'était mis en tête de m'apprendre à faire un nœud, sans grand succès d'ailleurs. Après son départ je tenais en main un long ruban bleuâtre et j'essayais sur un des montants du lit, une jolie volute en fer forgé laquée de blanc, de faire un nœud à oreillettes. Je passais, j'entrelaçais, je tirais, je pliais, un, dans une main, deux, dans l'autre, puis j'entrecroisais, je passais en dessous par le milieu et je tirais : La Merveille ! Je hurlai ma réussite. Toute la maisonnée accourut voir le prodige éclos de mes doigts.

Je n'avais alors pas encore de vraie chambre dans cette nouvelle maison. On poussait mon petit lit blanc tantôt ici, tantôt là.

Finalement on eut la malencontreuse idée de me faire dormir sous un lourd miroir.

Il tenait au mur par une grosse ficelle. Comme il était penché, en me relevant, je pouvais espérer m'y voir. Me surprit-on en train de le faire ? Avais-je ameuté la famille pour qu'on partageât mon bonheur ?

Toujours est-il que mes parents prompts à imaginer toutes sortes de catastrophes, et par le menu détail, me virent par avance assommée, pourquoi pas blessée par les éclats de verre et perdant tout mon sang.

Ils ne renoncèrent pas pourtant à laisser le piège en place. Il suffisait de dissuader la petite d'y toucher. Rien de plus simple : On connaissait ma peur du tonnerre. Eh bien

“Si tu touches le miroir il y aura un orage !”

Et “Bonne nuit ! “

On devine comme j'allais m'endormir facilement sous cette menace !

Les beaux songes que je ferais sous ces auspices !

Est-ce pour cela que je me mis à rêver que je ne retrouvais plus ma maison ?

Je marchais dans la Rue du Château Fiat. J'avais perdu mes chaussures. Peut-être bien n'avais-je pas de culotte non plus. Et toutes les maisons étaient là, celles d'en face, celle de Gérard Dikeli, celles de droite et de gauche mais pas la nôtre : Simplement disparue !

Je touchais la suture des deux maisons voisines: C'est là qu'elle aurait dû se ranger. Disparue ! Et avec elle tous les miens ! Désespoir !

Et puis, un beau jour, on rangea mon petit lit au grenier.

On jugea que j'étais grande et on me monta à l'étage, dans la chambre de ma sœur.

2

Le vivier

15 avril

Peut-être ai-je plongé un peu brusquement hier. Peut-être nous ai-je surpris trop vivement, moi et les miens dans notre dans-le-temps paisible ? Comme ce garçonnet ce matin au jardin botanique qui pour voir un triton pensait remuer la vase du petit bassin avec un bâton. De la bourbe soulevée, c'est tout ce qu'il obtint.

Alors que debout, tous deux, un doigt sur la bouche, nous l'avons aperçu à deux pas de là, très doux qui se mouvait près de la surface et pourtant, se troublant, se déroba sous une pierre.

Effraction !

Ma sœur découpe sous la joue rebondie une poupée de papier. Jamais je ne l'ai vu faire. Comme si elle se cachait pour créer ces figurines que j'admirais. Mais comment faisait-elle ? Elles étaient aussi élégantes que *Loulotte* dans *Bécassine*. Et rien ne pouvait dépasser cela.

Monde des grandes : Ma sœur Guite et Sylvie, son amie, espiègles et complices, leurs têtes rapprochées, leurs rires aigus qui fusaient.

Je vivais un étage plus bas. J'aurais dû être un enfant. Je n'avais pas sept ans.

Petit vivier !

Doux ?

Par moments

Oui

Au jardin

Quand je n'y étais pas

De ma chambre je l'imaginais parce que par la fenêtre me parvenait le doux parler de Betschdorf, la langue pure et belle, voix tamisées de mes grand-tantes, ton d'équité noble, une sorte de promesse de courtoisie que je n'ai cessé de rechercher depuis et que j'écoutais alors par dessus mes poupées comme si je vivais à deux étages superposés. Je m'amusais soi-disant et, par dessus ma tête, se haussait comme télescope mon oreille d'enfant adulte, d'enfant vieux qui écoutait tout avec une grande précision. Je me souviens de chaque parole qui se disait au dessus de moi alors, de chaque inflexion de voix. C'était un ravissement.

Dieu m'a fait cette grâce de me placer dans un milieu fort et doux. C'étaient des terriens du village des potiers, des protestants. Les femmes portaient chignon haut, petits cheveux retenus sur la nuque impeccable par des broches d'écaille. Elles s'habillaient vers midi. Je veux dire que le matin elles portaient de rudes vêtements gris pour les travaux grossiers, l'heure où l'on ne se rendait pas visite car on appartenait au plaisir de faire, de ses mains. Ce n'était pas une servitude, mais jouissance de maîtriser la matière, doigts intelligents, la respiration tranquille. Il ne faisait pas bon traîner dans leurs jambes alors. Je le faisais pourtant. J'aimais me faire gourmander. A la limite je savourais l'irritation que je pouvais faire naître en elles et l'insulte que je pouvais arracher à ma tante Marie, l'unique : "Cul de singe !" finissait-elle par siffler et je sentais ma puissance de l'avoir menée jusque là. Elle m'en voulait de son harmonie détruite. C'était le prix de cette volupté car c'en était une, comme caillou jeté dans une onde tranquille, des ronds, des ronds jusqu'à l'horizon.

Je n'ai pourtant jamais tenté ma grand-mère paternelle. C'était autre chose. Elle n'était pas pure. Elle était savoureuse d'emblée. Elle livrait tout. Dès sa présence. A la porte d'entrée je savais qu'elle était là. J'entrais dans son odeur. C'était quelque chose qui, par delà la naphthaline et les épices de sa cuisine, émanait de sa personne puisque, très âgée, privée des deux, son unique chambre chez nous à Bischwiller recelait ce parfum. A moins que ce ne fût celui douxcreux du crin végétal de son matelas qui l'imbibait toute la nuit. Bref, c'était son parfum.

Grand-père Kiehl, son mari, rehaussait le mélange en fumant la cigarette, sous sa moustache rousse retournée jusqu'aux yeux bleus.

Il embuait *ses lunettes de cataracte* qui lui faisaient un regard d'enfant.

Grand-père fumait. C'était tout une affaire, papier JOB, briquet à essence, paquet de gros gris, l'occupant tout entier très longuement, et la langue pour lécher, et donnant à ses mains un fumet que je ne connais depuis qu'aux Bretschelts roux dont elles approchaient par la couleur, brunies par la fumée, sèches et chaudes.

Ma main dans les siennes qu'il croisait sur son dos sur la veste en gros drap des facteurs, c'est une volupté que je sais unique comme de respirer le benjoin aujourd'hui, pendant que je marchais près de lui et que nous allions par les rues devisants.

J'étais la reine alors. Rien n'égalait mon bonheur. Il apportait à ma vie, à ce bouquet de femmes, l'ambre de son parfum, celui de toutes les calamités, je ne sais quel monde secret, un peu dangereux sans doute. Je le devinais à certain pincement au coin de ses yeux, au salut rigide de ses vieux collègues à vélo, surtout au rire gras de l'oncle Albert quand leurs têtes se rapprochaient après les repas de famille. Mon père versait alors au haut bout de la table quelque liqueur près des tasses à Moka et de la cuisine venaient les gloussements des dames à la vaisselle. Je me glissais sous elles de la cuisine au couloir. Je me tenais à distance. Il s'échangeait là des choses qui faisaient dire à ma grand-mère : "Philippe, allons, tu ne devrais pas !"

Elle le gourmandait. Car, par dessus sa générosité, elle était femme d'ordre et peut-être craignait-elle se sachant, elle et lui, d'un autre milieu qu'il ne perde la face. Car ils l'avaient élevé en se privant, le cœur plein de foi en lui, ce fils. Ils l'avaient haussé un rang plus haut. C'était un lettré, n'est-ce pas ?

L'oncle Albert

L'oncle Albert donc faisait fasse à grand-père au haut bout de la table.
Je ne l'ai connu que peu. Heureusement pour moi.

Je le craignais. C'était un gros géant rigolard qui me broyait le nez entre pouce et index pour plaisanter. Il appelait ma mère "gosse", "salut, gosse", lui jetait-il avec une tape sur la fesse. Il était seul à oser cela. C'était un agrégé de mathématiques. Il avait une voix grasseyante, menait là sa femme de Genè..è..ève, voir sa cousine, ma mère. Ne s'ennuyait pas avec elles mais, avec ses deux chiens, visitait notre jardin.

Mon père finissait par apparaître, en pantoufles. Oh scandale ! C'était une bravade pour prouver qu'il était chez lui et comptait ne pas s'en laisser accroire. Il se renversait sur sa chaise, les jambes croisées, apparemment mondain et détendu. Mais un petit halo blanc autour de son nez annonçait qu'il était parfaitement offensé.

Cette agrégation lui était une insulte. Mais, derrière elle, c'était toute la désinvolture qu'il ne supportait pas, les épaules larges, le gros ventre, la gouaille et peut-être la virilité.

Je sentais tout cela confusément et surtout nous en essuyions les éclats après leur départ.

Albert prenait congé de toute la famille en pleine conversation. Sortait, mettait en marche la voiture et démarrait doucement. C'était une plaisanterie. Toujours renouvelée. Tante Genè..è..ève courait et montait en marche.

J'attendais l'orage. Il ne ratait pas.

Ma tante Marie quelquefois attisait le feu de cette inimitié en vantant le caractère idyllique de ce couple, la courtoisie du mari et ses dons de cuisinier.

Je n'ai vu Albert en tout qu'une vingtaine de fois.

Ce sera bien plus tard, à Bischwiller, après la guerre. J'ai déjà quinze ans.

Il me laissera des livres rouges tranchés sur or dont un Musset et quelque *tailleur* de sa belle sœur décédée.

Ils avaient perdu un fils adolescent, de la leucémie, dix ans auparavant : Pierrot, riant sur la photo grise bleutée, en kayak, un bel enfant gracieux, élégant, comme sa mère qui gardera son charme bien après la mort d'Albert, son époux.

Elle avait les yeux gris bleus, brumeux, cillait comme pour s'arracher d'un songe, un port de tête royal que soulignait une coupe à la garçonne et une voix légère au timbre rare, la bouche fraîche comme si elle réfrénait un sourire. Que de choses communes avec ma mère mais sans outrance, une sorte de prodige d'équilibre ! Elle me glaçait parfaitement. Elle prenait des nouvelles de moi en ma présence de la manière la plus désagréable :

“Et l'école ?”

questionnait-elle.

Ma mère me demandait d'aller chercher mon bulletin.

J'étais au supplice. Elle m'évaluait tout bonnement. J'embrassais à la sauvette une joue couperosée et je me glaçais à l'idée qu'elle avait un sein en moins et que son bras était enflé. Elle parlait de son mari défunt sous peu sans soupirer, sans mélancolie, comme on enjambe un ruisselet en relevant ses jupes et calculant son pas.

Je l'admirais cependant, en son absence, quand je levais mes yeux sur le livre qu'elle m'avait offert. Je l'admirais pour sa silhouette précise, cette grâce fraîche et contrôlée, pour sa légèreté. Sa chair opulente n'avait pas prise sur elle, dominée par cette tête d'elfe, ce regard immatériel. Elle semblait comme abstraite par une supputation gracieuse. Peut-être eût-elle été différente sans la perte de son fils dont cependant elle ne portait pas le deuil mais une fêlure fine comme fente entre deux rochers, fente de perte et de lumière.

Je la remercie où qu'elle soit maintenant de ce qu'elle apportait là. Un air raréfié, et comme un ralentissement du temps qui venait peut-être du fait

que ma mère et elle se penchaient ensemble sur un passé commun et que j'ignorais ?

Mais alors je n'étais déjà plus une enfant.

Quoiqu'il en soit, quand ils venaient, quand la clochette d'entrée bringuebalait, le dimanche vers 15 heures, quand ma mère poussait des cris d'enthousiasme par la fenêtre et que mon père, goguenard, la singeait dans mon dos d'une voix nasillarde :

“Ah, oui, disait-il, Quel plaisir ! Envolée la sieste ! Eh bien ils attendront !”

On m'envoyait chez Wagner chercher des “*pâtisseries*”. Je sens encore l'odeur du thé que préparait ma mère dans la théière en faïence. “Thé noir” qu'on prenait avec du citron dans les belles coupelles assorties du service *Loux*. La salle à manger de Bischwiller s'éclairait d'une nappe blanche et du rire de ma mère et j'étais bien contente. C'était une diversion à ma solitude d'adolescente farouche.

*Mais j'ai avancé trop vite
bien trop.*

L'archéologie de l'âme est science délicate. Il y faut du métier.

*Quand je décollais les papiers peints, Rue des Cordonniers, par
endroits ils se détachaient tous à la fois, 14 couches superposées.
Pus loin ils ne se livraient qu'en strates minces et par plaques.*

*Il y en avait de fabuleux
Noir-Georgette, Rouge Indien et d'autres, sages, à fleurettes.
Resurgis du passé, catapultés hors du temps et que le bref instant
présent défiant toute logique rapprochait formant l'éphémère
fleur de leurs pétales concomitants.*

Où en suis-je ? Qui mène ici ?

Holà, mon passé, calmons nous !

Vais-je vraiment ainsi raconter mon enfance ?

J'aime mieux me souvenir des êtres que j'y ai rencontrés.

Voyons
Ai-je été aimée?

J'ai soulevé la trappe. J'ai peur.

Non, je n'aime pas mon enfance.

Je retiens surtout un sorte d'impatience. Celle que me procurait l'écoute des grandes personnes.

C'est vrai que les voix sont belles au dessus de moi mais, comme ce qui s'y dit est pauvre ! Petits soucis domestiques, la lessive, la nourriture, les cousins et leurs alliances, les maladies. J'écoute. Je connais. Comme eau qui coule. Et pourtant je savoure, quoi donc ? L'étrangeté des êtres.

Madame Durand

Madame Roll Durand était une petite couturière qui venait à domicile : silhouette mince aux épaules effacées, plate, fade comme soupe au gruau dont elle évoquait le goût un peu tourné. Elle était d'un châtain terne, les cheveux en bandeaux sur des joues olivâtres, couleur de mauvaise digestion, les lèvres pâles. Tout en elle se concentrait dans les mains étroites aux longs doigts retroussés du bout dont elle lissait les tissus sur la table du séjour : Elle avait un regard gris sur son ouvrage et un plaisir, celui de parler, d'une voix un peu nasillarde qu'elle savourait entre ses joues dans le pavillon avancé de ses lèvres, comme un bonbon.

J'écoutais. Elle fermait les p en b, les m aussi sous l'effet d'un rhume chronique.

“Badab, nous ferons une bince ici”

mais prenait le tissu dans le *piais*.

Nous la singions, ma sœur et moi comme nous singions tout. Elle avait une présence épaisse comme sirop. Je la revois terne, douce et grise, résignée depuis des temps immémoriaux.

Quant à moi, je la supportais comme un jour de pluie. Mais je voyais le plaisir que prenait ma tante de sa venue, comme elle se désennuyait alors. Comme elle prenait de ses nouvelles et s'en emplissait avec avidité.

C'était autre chose, substance de vie. Matière à commenter longuement par la suite, à hocher de la tête, à soupirer “la pauvre Madame Durand, son divorce et sa fille aux bras velus.”

Elle restait plusieurs jours c'est à dire qu'elle venait les matins, restait avec nous pour le repas de midi et rentrait les soirs.

Elle venait confectionner tantôt un manteau noir à l'occasion d'un deuil, tantôt des robes pour ma sœur ou ma mère. A genoux, la bouche pleine d'épingles, à travers les lèvres serrées :

“Tournez vous un peu, par là, non par là. “

“Voil..l..là, voil..l..là “

disait-elle en se relevant.

Nous devions à sa présence un petit changement de menu. Je ne me souviens plus très bien le quel mais on disait: “Il y aura Madame Durand. Nous ferons ceci ou cela.”

Un événement pourtant va conférer une étrange force à son souvenir :

Mon grand-père venait de mourir. Je ne le compris pas du tout puisqu’il était vivant trois jours auparavant.

On ne trouvait peut-être pas convenable qu’une petite fille de sept ans assistât à des obsèques. Pourtant, je ne sais pourquoi on voulait que je les visse de loin. C’est Madame Roll Durand qui m’y conduisit. Peut-être m’avait on confiée à elle pendant la cérémonie et est-ce de son propre chef qu’elle m’y mena ? Peut-être ne voulait-elle pas se priver du spectacle ? C’était toujours intéressant de voir une famille qu’on connaît bien en grand deuil. C’était une sorte de représentation, une pièce qu’on jouait. Le rôle était écrit depuis toujours. On avait beau être peiné. Soi-même, on ne savait pas comment on vivrait cela et c’était une sorte de préparation que d’y voir les autres.

A l’époque on s’intéressait à la mort, aux obsèques, au deuil. C’était un rendez-vous avec la vie comme les dents de lait, la ménopause et les saisons. Les femmes portaient d’abord le voile noir opaque. Plus tard il se remontait en rouleau autour du fond du chapeau. Puis le chapeau noir seul subsistait tous les dimanches pour l’église, les visites aux amis et la promenade au cimetière. Personne n’aurait voulu renoncer au déroulement dans le temps de ce cycle fort long puisqu’il était suivi par le demi-deuil après lequel inmanquablement un autre mourait dans la famille car on était nombreux et on mourait souvent, et tout recommençait.

Et l’on soupirait, on se mouchait quand on se rencontrait :

“Ya, ya ! “ ou
“Tchya, ya ! ”,
selon le caractère
“C’est la vie ...! “

Bref, Madame Roll Durand se cacha avec moi derrière une pierre tombale à trente mètres de l’enterrement. Je m’y conduisis fort mal. De voir toute ma famille en noir entrain de se moucher au milieu des fleurs me donna un fou rire inextinguible. Elle m’emmena d’urgence.

Ce n’est que des mois plus tard que je compris que j’avais alors assisté à l’enterrement de mon ami. Peut-être aussi fut-ce le commencement d’une sorte de vindicte de la part de mon père à mon égard et dont je parlerai plus tard.

Toujours est-il que rétrospectivement je compris que j’avais auprès de Madame Roll Durand frôlé une sorte de gouffre. J’avais avec elle perçu la mort. C’était un peu comme si elle m’avait donné la vie. Mais en même temps elle était le témoin de mon infamie puisque j’avais ri. J’eus donc envie de l’oublier et c’est vrai que depuis mon enfance je n’ai plus jamais pensé à elle.

La Strebbel

Une autre visiteuse saisonnière me plaisait bien davantage. C'est la femme qui venait faire la lessive.

On avait beaucoup de linge en ce temps-là et la lessive était une fête rare, prévisible et préparée et qui durait plusieurs jours.

Quel bonheur ! Je ne quittais pas d'une semelle le lieu des opérations : *la buanderie*. C'était une petite maison à gauche dans la courette arrière.

Hiver comme été ma mère y allumait le feu la veille au soir sous le grand chaudron galvanisé près de la haute baignoire en zinc.

La laveuse, on disait, *e d'Wäschere*, était un personnage haut en couleur, aux traits accentués. On ne l'appelait pas Madame mais la Strebbel, "d'Strebblere kommt."

On la nourrissait comme cheval au labour. A dix heures déjà : avec saucisson, pain beurre et gros rouge.

Il est vrai qu'elle en avait besoin. C'était un dur labeur. Toute la journée elle avait les mains dans l'eau, savonneuse et chaude, elle brossait, frottait, foulait et retirait dans la vapeur au bout d'une longue perche les draps fumants du gros chaudron.

"Attention, retire-toi de là, va près de la porte. "

Nous portions des sabots, elle et moi. Nous clapotions dans cinq centimètres d'eau savonneuse. Elle se servait d'une *planche à lessive* en tôle ondulée. J'en avais une, petit format. Je frottais aussi. Elle portait plusieurs tabliers superposés dont un en caoutchouc. Elle se servait de produits que nous gardions sous l'évier : cristaux de soude dont j'aimais le parfum et qui ressemblaient à s'y méprendre à du sucre candi blanc, puis la pâte à savon, brune et lisse comme rien au monde, enfin, orangées et poudreuses, des cendres de briquettes.

Elle lavait à tour de rôle dans plusieurs cuveaux montés sur des tabourets. Il y avait le *blanc* et le *bleu*. La baignoire en zinc débordait. Les draps de lit y ballonnaient en grosses cloques bleuâtres. Car on passait le linge au bleu. C'était une boule de la grosseur d'une noix muscade : Bleuikellele, bleue céruleen, qu'on dissolvait dans la dernière eau de rinçage.

De temps en temps la Strebbel cassait une graine à la cuisine et ma tante lui parlait. A midi elle mangeait à table avec nous, le nez dans l'assiette, les coudes relevés, les yeux bleus faïence en dessous, riant parfois. Elle se réjouissait pour le café. Elle s'y détendait enfin. On ne la pressait pas.

“Ce n'est pas tout !”

faisait-elle en se levant.

Et elle y retournait, un peu penchée, la tête rentrée dans les épaules. Je marchais sur ses talons.

De temps à autre le linge en cuveaux, bien essoré par elle, à la main ... Et c'était un art : une partie du drap encore éparse dans la lessive, l'autre en grosse torsade remontée sur l'avant bras sans mouiller la poitrine pendant que les mains expertes tordaient l'une vers la gauche, l'autre vers la droite et que l'eau retombait au cuveau. J'étais muette d'admiration et Elle devait se sentir bien belle à mes yeux. De temps en temps donc le linge ainsi essoré était porté par les femmes au jardin sur la pelouse et les parterres de fleurs où ma mère et ma tante l'étendaient sur de longs fils et je le regardais se gonfler au vent sous un ciel si bleu ! C'était là une fête car je courais tout du long frôlant de mes mains les lourds draps de lin dégorgeant l'eau sur l'herbe tendre et les Schwertlillie à l'entour.

Et le soir, sous l'œil attendri de Madame Gross, la voisine, j'assistais au décrochage, au pliage dans les grands paniers et ma mère et ma tante me prenaient dans un des grands draps et me balançaient en chantant

“Linngue lanngue

D’Katz isch krank

Sie leit im Bett
Het Holzschüe an”

Le soleil rasant éclairait le drap blanc qui me portait et dorait le feuillage du poirier. Un coin du toit apparaissait et disparaissait dans la rainure du ciel. J’avais le cœur si léger, si bien. Je chantais aussi ou je gloussais d’aise. J’étais petite et aimée.

Le passage de ces deux femmes laissait après lui un long sillage. C’était un plaisir rare qui laissait au ciel quotidien une traînée de souvenirs et les femmes ne se calmaient que peu à peu comme caquettent des poules après une dispute. De temps en temps on les évoquait encore. Puis on les abandonnait.

Madame Gross

Un personnage vivait doucement à quelques pas de là.

A travers la clôture, le rayonnant visage environné de bouclettes grises, Madame Gross qui n'avait pas ou plus de petits enfants, suivait mes ébats dans la cour. Par dessus le treillis un peu mou en gros losanges grinçants, elle passait, tirées de son tablier, de grosses pêches pâles et fondantes, cinq, six d'un coup. J'étais gourmande et je les espérais une à une.

Ma mère s'entretenait avec elle par dessus ce grillage et quand j'eus ma primo infection, Madame Gross qui était juive, donna du Schmalz de lapin, puissant révulsif pour la grosseur que j'avais au cou. Que ce fut un cadeau était très important et ma mère, comme pour conjurer le mauvais sort, vantait sa gentillesse à chaque application du remède dont je retrouve intacte l'odeur, la gluance dans mes cheveux et le mot : Haseschmaltz *.

Je la croyais un peu fée puisque son sourire était censé être de quelque chose dans ma future guérison.

J'allais la voir, rarement. Il fallait une grande occasion. Peut-être les congratulais-je, elle et son mari, pour la bonne année ou quelque autre fête. Son très vieux mari occupait une chaise longue dans la cour à la fin de l'été. La porte d'entrée de leur maison était ouverte pour laisser entrer la chaleur élémentaire chargée de tous les parfums des jardins alentour. Cette porte m'attirait. Je voyais là les tentures sombres, la pourpre des tapis sur le vénérable escalier qui menait aux étages. Quelque cuivre brillait dans la pénombre. Peut-être y avait-il un vitrail qui filtrait la lumière du jour en la transposant en violets, en verts émeraude sur les meubles sombres. Le tout baignait dès la porte dans un parfum que je reconnus plus tard pour celui de la vieillesse et du confinement. Ce n'était pas fait pour me déplaire. Les

enfants sont attirés par les vieilles personnes, bien douces à leur cœur vite étonné par la brutalité des choses.

Je m'attardais longuement près du grand vieillard aux cheveux blancs, simulant un intérêt pour quelque cailloux ou les minuscules fleurs blanches de la bordure, un œil sur les belles mains translucides posées sur les accoudoirs. On l'enveloppait de couvertures comme un enfant.

Ma mère m'enjoignait de ne pas le fatiguer par mes cris.

Pourtant quand à l'école on me demanda de jouer avec mes camarades devant un public, quand on nous confectionna une jupette en crêpe rose et que nous chantions :

“Qu'elle est belle, ma jupette !
Qu'il est beau, mon jupon !”

J'eus la permission de me présenter à lui après le spectacle en costume.

Je maniais avec grand-peine le portail en ferronnerie qui donnait accès à la cour. Et, sur mes jambes raides de chevrette de six ans, je dansai dans la cour pour elle et pour lui en chantant.

Ils m'applaudirent. J'étais ivre de bonheur si bien qu'en repartant je lâchai, je ne sais plus comment, le lourd battant de fer qui vint heurter mon nez. La douleur cuisante n'est rien en regard du regret que j'avais d'avoir taché de sang la jupette, gâchée à jamais.

Je la tirai d'un coffre au grenier dix, quinze ans plus tard à Bischwiller où nous avions déménagé depuis longtemps et tout me revenait, le couple élégiaque (si ce mot a un sens pour moi, une résonance c'est à eux que je le dois), l'éclairage Rembrandt sur le couloir et le parfum de leur intimité comme celui respiré sur une fourrure de dame, des gants ou un manchon.

J'ai compris bien plus tard que la guerre les avait pris à quelques années de là, victimes innocentes d'un crime incompréhensible.

Mon Grand-père.

Grand-père est vivant, grand-père est éternel, grand-père est d'ailleurs taillé dans la texture même, au plus épais de la pérennité.

Et nous allons, lui est moi. J'ai cinq ans. Il est à la retraite et je suis son passe temps favori. Je veux dire que je suis la pointe de son jour. Il porte toujours le drap bleu des facteurs. On est facteur comme on est nénuphar. C'est le tissu même de sa personne.

Il ne porte plus les lettres, et alors ? Cela empêche-t-il de causer ? Haguenau n'est pas si grand. Quel numéro de rue n'a-t-il pas desservi ? Les anciens sont morts ? Pas du tout. Ils ont été vus par lui, croqués, entérinés. Son œil bleu de rouquin intelligent a tout vu et sous sa moustache la bouche humide a inventé le reste. J'ai hérité cela de lui, l'amour des gens et le goût de la glose.

C'est un mauvais garçon de Pfaffenhoffen. Il en a l'œil vif et le caractère de cochon.

Être postier à Haguenau n'arrangeait rien. Quatre-vingt ans plus tard de Haguenau à Wissembourg on se joue des tours comme au Moyen Âge qu'on soit cheminot, paysan ou commerçant, on joue, on plaisante on est musicien et on tête le Schnaps et la bière.

Quoiqu'il en soit mon grand-père venait prendre la "petite" après la sieste.

Il ne me ménageait pas du tout, me montait des bobards énormes, se moqua de moi un jour et, parce que je ne me laissai pas faire, me bouda jusqu'à sa mort, comme on fait entre hommes.

"Miner Kamerad"

disait-il à ma mère en venant me prendre.

J'étais prête à seize heures pile.

Il plaisantait d'un mot la tante Marie qui faisait mûrir pour lui des fromages de fourme à la cave.

Engoncé dans sa tendresse, il lançait gauchement à ma mère une salutation alambiquée.

Et nous partions, la main dans la main.

Je sautillais.

Je suis une dame maintenant. Je sautille encore quand je donne la main à un homme aimé.

Les heureux n'ont pas d'histoire ? Comment passions-nous notre temps ?

Je me souviens du bleu du ciel coulé autour d'une cheminée d'usine rouge qui fumait bien loin là-haut. Nulle pollution. Personne ne connaissait ce mot-là.

L'odeur du goudron était un parfum humé avec délice, celle de l'essence renversée sur la chaussée, si peu, juste une traînée irisée d'arc en ciel délicat, une traînée par voiture. Y en avait-il cinq dans tout Haguenau ? Et qu'on sortait le dimanche.

“Ça sent bon la benzine !”

disait ma mère comme d'une essence rare.

Non, la pollution n'était pas inventée et une volute blanche échappée d'une cheminée en briques rouges sur un ciel bleu était une image de paix tranquille. Il n'y avait d'odeurs que de naturelles. Si mon grand-père rythmait sa promenade d'arrêts pour se rouler une cigarette, je la scandais par mes envies de faire pipi. Les *pissoirs* jalonnaient les bords de la Moder comme les stations d'essence ponctuent l'autoroute. Noircis au goudron, luisants, ils s'enroulaient en coquille d'escargot. De dehors on voyait la tête penchée des messieurs par le haut, leurs jambes par le bas ou encore les derrières nus des petite enfants. Je savais me défaire toute seule. Mais je revenais, ma robe coincée sous mon menton, agitant mes mains impatientes car je ne dominais pas encore l'art de glisser ma chemise dans ma culotte sans y introduire en même temps ma robe et mon tablier.

J'avais les cheveux blonds, raides, taillés sous les oreilles à même hauteur tout autour. On me laissait sur l'occiput une mèche bien plus longue qui

s'enroulait autour d'un petit peigne pour former un *yo-yo*. On me voit sur les photos dans cet appareil, arborant un grand sourire heureux où tétant mon pouce selon que la photo était prise en début de promenade ou vers la fin quand j'avais faim ou sommeil.

Oui, j'avais une passion pour les *pissoirs* au point que j'en construisais en miniature sur la table du séjour avec des dominos. C'est l'odeur, urine, ammoniacque et goudron chauffé confondus qui m'en plaisait. D'ailleurs j'aimais les parfums de toute sorte. Ils m'envahissaient complètement et je les recherchais autant que je fuyais les bruits et pour la même raison, pour leur pouvoir d'évocation. Je m'étonne d'ailleurs qu'on ne compose pas de concertos pour parfums. C'est sans doute pour demain.

Tante Lortz

Nous allions, ma mère et moi, par les rues vers le grand pont du chemin de fer. Il se soulevait en dos d'âne et se déversait sur la Museau. C'était un quartier de maisons basses flanquées de jardinets par devant. Mince bande de terre séparant chacune de sa grille et soignée avec art en gravillons blancs, jardinières d'hortensias mauves, bégonias à grandes fleurs

Ça et là une glycine

Des façades courtes crépies de frais

Petites maisons habitées par des retraités lustrant avec amour tout ce qu'on pouvait faire briller.

Ici vivaient Tante Lortz et sa sœur Caroline, C'étaient deux mondes opposés et un modèle de bonne entente.

Tante Lortz était bien en chair, rebondie par devant surtout. Jouissait avec mesure d'un veuvage assez ancien pour qu'on n'en parlât plus. Elle suggérait de toute sa personne rondelette un sentiment de bien être contagieux.

Je la vois surtout de buste à la table où nous prenions le thé. Car c'est Caroline qui allait et venait portant le sucrier, le plat à tarte et la théière.

Tante Lortz partageait avec ma mère le canapé de style. J'escaladais une chaise rembourrée en face d'elles et Caroline se posait de temps en temps à ma droite.

Derrière moi la fenêtre recevait généreusement le soleil tamisé de voilages.

Tante Lortz parlait d'une voix très douce, à vrai dire elle chuchotait, avec gourmandise, ce qui donnait à ce qu'elle disait un relief étonnant, tournant sa tête de part et d'autre par dessus ses mains grassouillettes qu'elle croisait souvent, s'appuyant des deux avant bras sur la table autour d'un chemisier avantageux dont je suivais avec intérêt le doux roulis que ne déparait pas le haut du décolleté à la fois frais, rose et flétri.

J'étais fascinée par toute son apparence et cependant Caroline m'intéressait plus encore s'il se peut. Je pense que c'était la cadette quoiqu'elle fût bien plus ridée. Elle avait le teint mat, les cheveux châains, sans éclat près du visage, tournés en un chignon sans grâce. Je ne l'ai jamais vue que décoiffée, un peu haletante d'asthme et d'excitation. Elle était restée célibataire, n'avait aucune caractéristique de son sexe ni d'un autre d'ailleurs. Ouvrait de grands yeux noirs, ronds, les sourcils sombres toujours levés comme étonnés, comme ébahis. Je ne peux pas l'imaginer immobile et pourtant son visage se figeait par moments la bouche ouverte en un carré nettement chaviré, tantôt rire silencieux de marionnette en bois, tantôt aspiration de surprise comme si elle savourait là un mot d'esprit particulièrement réussi. On en restait interdit soi-même pour se demander ce qu'on avait bien pu dire de si intéressant et la conversation reprenait.

Personne ne parlait ainsi, n'écoutait ainsi.

Elle était comme un grand mannequin étrange, quelque personnage incarné de Lewis Carol et si j'avais dû la classer dans une espèce je l'aurais rangée parmi les jouets, avec un Polichinelle-marionnette vert acide et un peu effrayant qui m'avait précédé dans l'existence et faisait pourtant partie de mes jouets.

Tout son corps était fonctionnel et rassurant et se terminait par de grands pieds de nurse anglaise.

Je l'adorais positivement et je chevauchais avec bonheur ses cuisses maigres. Il me semble d'ailleurs qu'elle était un peu chatouilleuse.

C'est un personnage qui nous occupait, toute la famille, même en son absence. On la citait, on la mimait. Nous ne la voyions pas si souvent. C'était simplement prodigieux de la connaître.

Les deux sœurs formaient un contraste si réussi que nous disions "Tante Lortz" mais nous prononcions "Dande Karline" avec deux A antérieurs, sans nous moquer mais parce qu'il n'était pas possible de l'appeler autrement.

Le temps autour de leur table avait une épaisseur heureuse et j'ai mangé là mon pain blanc d'enfant.

Mais il manque de ce salon l'essentiel dont je n'ai pas parlé. J'attendais chaque fois que le sujet fût amorcé comme on attendrait que s'ouvre le portail d'un château chimérique livrant passage à quelque fée. Car tante Lortz avait perdu un enfant, une fille, une jeune femme plutôt. Une photographie, grandeur nature, la représentait en buste. Elle souriait doucement à l'objectif, d'un cadre placé au-dessus du canapé.

Mais tante Lortz était si sereine et l'évocation si douce que j'avais l'impression qu'on allumait une lampe quand elle parlait de sa fille. Chaque fois elle sortait son mouchoir blanc, s'essuyait inutilement un visage sans larmes et faisait :

“M'thia...! Thia... ! “

par dessus la petite boulette blanche qui ornait sa lèvre inférieure.

Nulle ostentation cependant. C'était un rituel, comme un doux rendez-vous que nous avions là et dont il fallait respecter les enchaînements. Car ensuite on allait chercher l'Album à photo. On faisait une place pour moi entre les deux dames sur le canapé pour que je ne perde rien de la cérémonie.

Eh oui, elle avait un fiancé, Armand, oui, il vient encore voir les deux sœurs. Il est marié maintenant.

C'était annoncer que bientôt nous allions partir, ma mère et moi. Car de quoi aurions-nous parlé après cela ? C'était l'apogée, le thé était bu, les gâteaux mangés et j'avais des fourmis dans les jambes.

*Je voudrais ramasser l'épaisseur lumineuse de
ce temps comme une traîne de lumière. Je voudrais
l'attraper comme lapin dans l'herbe haute, ici, là,
partout.*

*Ou ai-je goûté au plus épais, au plus touffu la
grâce au soleil des regards aimants, ou ai-je été
heureuse ?*

Chez Grand-mère

Pour monter chez ma grand-mère dans la Entenlach (la mare aux canards), c'était par un escalier raide, lessivé, en bois, aux marches abruptes.

“Gib acht, Philippe !”

“Attention, Philippe”, disait-elle d'en haut et donc, il me suivait et je montais dans la bonne odeur de son vêtement bleu, vers la senteur des épices là-haut

“Gib acht” c'est comme si elle roucoulait ; c'était doux, tendre et régulier. Il ne se pouvait pas qu'elle ne le dît pas. C'était une caresse. Pour aucune théière rare, aucun vase précieux elle ne recommandait ainsi prudence. C'était bien que j'étais ce qu'elle avait de plus cher. Je le recevais ainsi et mon cœur sautait d'allégresse. J'embrassais avec fougue ses joues qu'elle avait molles et son cou soyeux.

Elle portait une longue jupe de drap fin, noir et un tablier bleu et blanc. Je ne sais plus le visage qu'elle avait alors. J'ai eu le bonheur de la garder très longtemps, au delà de mes quinze ans. Et c'est son visage dernier qui me revient : Quatre-vingt-deux ans, le plus ridé, le plus cher. Il me semble qu'elle avait toujours ce visage-là : son visage de grand-mère. Elle me faisait entrer. C'est la cuisine que je préférais à cause des senteurs.

Mais à vrai dire chaque chambre m'attirait pour un certain objet qu'elle contenait.

C'était dans la salle à manger aux volets mi-clos pour protéger je ne sais quoi du soleil, sur la machine à coudre un petit sapin de Noël confit de neige artificielle qu'elle gardait toute l'année, qu'elle n'aurait pu jeter tant il lui paraissait précieux.

C'était dans la petite chambre, sur le canapé raide, la poupée dénommée Sissinette. Je revois le visage de ma grand-mère prononçant ce mot-là avec

douceur, avec gentillesse et une sorte d'entêtement. Il n'était pas indifférent du tout qu'elle s'appelât ainsi ou autrement. Elle l'avait confectionnée elle-même sur la machine à coudre. D'où venait la tête émaillée, écaillée de taches de rousseur ? Mon grand-père l'avait-il récupérée comme il récupérait tout en bricoleur avisé ? Elle portait une robe rouge à poids noirs d'où sortaient des mains en palettes et d'étranges pieds cylindriques enroulés de bottines noires bridées de lacets rouges,

“Boddinle”,

disait ma grand-mère. “Je les ai cousus à la main”, se vantait-elle avec gourmandise.

J'aurais voulu déshabiller Sissinnette. Ce n'était pas possible, sa robe était cousue sur elle. Je découvris ainsi que, par pudeur sans doute, elle ne possédait pas de bas-ventre mais que son corps tronc s'arrêtait à hauteur de taille pour continuer par deux jambes démesurément longues, plantées de la manière la plus étonnante, comme les fourches d'un diapason.

Toutes ces imperfections ne rendaient Sissinnette que plus précieuse. C'est comme si chacun de ses défauts certifiait son authenticité : Il n'y avait qu'une Sissinnette au monde faite par ma grand-mère et je la possédais. Par surcroît elle était inamovible à la manière des rois : elle ne quittait pas la maison de grand-mère et demeurait essentiellement sur le canapé sur un petit coussin plat, jaune à motifs dont on pouvait aussi la couvrir. Il existait d'ailleurs une chemise de nuit rose à petites fleurs qu'on pouvait lui mettre mais en la superposant à sa robe de jour.

Je souffrais un peu de cela et cette souffrance m'était précieuse comme une contrainte due à un rang, un peu comme si j'avais été princesse de sang soumise à l'étiquette. Tout d'ailleurs chez grand-mère était un peu étriqué et réglé. J'avais l'impression d'être ici un être vivant adoré entre tous puisque je venais finement déplacer des objets, dérégler des horaires. J'étais une sorte de bienheureux accident, une calamité délicieuse. Ah, que c'était bon.

Sissinnette ajoutait à toutes ses particularités d'avoir été aimée par ma sœur bien avant moi et par mon père enfant comme on se refile une maîtresse pour ses qualités de cœur et d'esprit.

Il en était de même ici des autres jouets étranges et rares qu'on mettait à ma disposition. C'était une sorte de musée in situ.

Je m'absorbais dans la pénombre de la *chambre petite* recevant le jour par la droite, de la cuisine, par la gauche de la chambre à coucher de mes grands-parents, perchée sur une haute chaise, poussée contre la table ronde. Là je coloriais des images à même des Almanachs fort anciens. J'y retrouvais mes coups de crayon maladroits des années précédentes se mêlant à ceux de ma sœur et de mon père. Si d'ordinaire on m'apprenait à lire Bécassine en français, je ne déchiffrais pas le gothique allemand. Je griffonnais distraitemment toute à l'attente pourtant d'oser trouver et déplier la page centrale. J'attendais que grand-mère fut occupée pour le faire. M'étais-je sentie un jour gênée d'être vue en si grand émoi comme d'une perversion qu'on aurait découverte en moi ce jour-là ? Toujours est-il que je ne voulais pas être vue à ce moment précis.

Chaque Almanach, en effet, contenait le récit d'une complainte placé de telle manière que son unique illustration tombait exactement au centre de l'imprimé et se déployait en un tableau oblong et parfaitement horrible.

Les personnages en avaient des yeux exorbités, des gestes grandiloquents.

Je me souviens de l'un d'eux plus particulièrement : le fils maudit, échevelé, les mains aux tempes, quittant le tableau, vivante image du désespoir, suivant le doigt vengeur du père outragé. Près d'eux la mère, les mains jointes sur la poitrine haute en un geste suppliant intercédait pour le malheureux et, le centre du tableau montrait sans nul doute l'objet de ce drame, affalé sur un siège, une jeune femme sans connaissance.

Le tableau en noir et blanc avait été rehaussé par l'un de nous en rouge, d'une traînée de sang. Était-ce dans l'intention de l'auteur ? Avait-on vraiment tué cette belle personne ? N'était-elle qu'évanouie ? Pourquoi l'était-elle ? C'est ce que je me demandais longuement.

Peut-être tout simplement l'auteur de ce complément sanguinolent avait-il confondu cette histoire avec celle d'un autre almanach où la victime était

effectivement assassinée et découverte ainsi par tout une famille aux yeux exorbités. Leur expression suscitait en moi un frisson voluptueusement atroce.

Grand-mère revenait de la cuisine. Je coloriais innocemment les pages suivantes, le cœur à l'étroit et la respiration courte.

La cuisine recelait d'autres trésors dans des pots de carton ayant contenu du miel ou des yoghourts. L'étagère qui les portait était dans le prolongement de l'évier. Je grimpais à genoux sur une chaise pour y accéder. L'un contenait des crayons de couleur de toutes provenance et à différents stades de leur existence. Il y en avait de gros, très courts, de longs rongés par nous tous et ce qui m'intimidait peut-être un peu, me compliquait, c'était ce rendez-vous implicite que j'avais là, hors du temps avec mon père enfant et ma grande sœur en bas âge. Comme les Almanachs, ces crayons, par de là leur utilité me laissaient songeuse, un peu interdite et finement questionnée.

Ma grand-mère par moments se penchait près de moi sur la toile cirée délavée et dont toutes les teintes, les unes en se décolorant, les blancs en se teintant de jaune et de rose avaient fini par se rejoindre paisiblement en une douce teinte mitoyenne comme paysage sous la brume. Là je me détendais.

Je renversais sur la table le puzzle. Il était bleu azur principalement et le découpage imitait quelquefois la forme d'un gros pouce de doigt de pied un peu comme l'angle des Biscuits LU.

Il ne restait que peu de pièces, juste assez pour qu'apparaisse une partie du corps d'un poussin dans un coin de verdure à fleurs blanches. Toutes les pièces restantes étaient bleues sans nuage et se rangeaient par leur côté plat dans le haut de ce qui aurait dû être le tableau.

Il y avait là d'autres jeux.

Le domino était réservé à grand-père et grand-mère. Mais nous nous entraînions, grand-mère et moi, sur les restes d'un jeu plus ancien.

La boîte de Loto ne connaîtra mon intérêt que bien plus tard quand l'Univers de grand-mère se sera dissolu dans le ménage de mes parents et qu'elle sera devenue ma propriété dans ma chambre d'enfant à Bischwiller.

Tout ce que je touchais dans cette cuisine était imbibé du même parfum : un savant mélange d'épices que plus tard je rapprocherais de ce que les Arabes appellent Ras el Henout et d'une autre senteur un peu douceuse qui parfumait toute la maison.

En écrivant ces mots un chagrin m'envahit, me pénètre comme une mauvaise pluie.

C'est bien plus tard. Nous avons emménagé à Bischwiller dans la grande maison. Il est question de faire venir grand-mère et tout son avoir. Mes parents reviendront ce soir avec elle et le camion du déménageur.

Bien sûr, il y a la merveilleuse perspective d'avoir ma grand-mère avec moi, toujours. Mais je sais, comme des enfants qui déchirent une toile d'araignée ou d'un bâton dispersent une fourmilière, je sais que la maison de la Entenlach ne sera plus.

- Mais les meubles seront tous là.

- Oui. Mais la cuisine ?

La cuisine et son odeur ! Les papiers multicolores et métallisés et dont chaque casserole était surmontée : petits carrés brillants rouges, verts, bleus qui avaient entouré un gros rocher de chocolat et que grand-mère avait lissés du plat de l'ongle du pouce.

Les couleurs étaient encore rares, difficiles à obtenir et coûteuses et jeter ce trésor était pour elle inconcevable. Ma grand-mère n'avait pas connu dans son enfance tant de munificence.

Les papiers d'argent d'ailleurs étaient de fines feuilles d'étain. Elle me les montrait soigneusement agglomérées par elle en grandes boules de la taille d'un pamplemousse pour le fondeur qui les coulait en cuillères à soupe. Je les revois encore, gris ternes et vite déformées. Elles ont finalement sombré dans un de nos déménagements. Mais quand ma grand-mère habitera chez nous, quelquefois, alors qu'elle était triste ou vexée, qu'elle pensait qu'on ne respectait pas assez les objets lui ayant appartenu, elle montait ces cuillères dans sa chambre en marmonnant dans l'escalier.

Je la revois gravir les marches lentement de ses grosses jambes malades, soufflant finement sur ses lèvres bleuies, le regard azur sur ses joues fraîches et le visage serein. Même fâchée elle ne se départissait pas de sa tenue. Je ne l'ai jamais, jamais vue laide ou menaçante, ni sournoise. C'était la bonté et l'équilibre faits femme.

D'ailleurs toutes ces aïeules ne se défaisaient jamais de leur patience ou alors que pour un très court instant. Pas plus qu'elles n'auraient permis à leur écriture égale, régulière, d'une féminité construite de trahir leur émotion.

Elle pleurait cependant quelquefois dans sa grande vieillesse, d'un menton doux et tremblant. Pourquoi ? Je ne sais plus. Ou alors je n'ai jamais su. Car elle ne se plaignait de rien, jamais, quoiqu'elle se fâchât quelquefois :

“Doundderhaouyel !”

“Tonnerre et grêlons” disait-elle alors. C'était pour un manque de discrétion de la part d'un étranger. Était étranger chacun qui ne relevait pas de la famille. Il y avait “nos gens”, “unser Litt”, puis les autres. Pour unser Litt il fallait faire à manger, économiser, prévoir, endurer, veiller, en un mot assurer. Pour les étrangers, il se devait qu'ils respectassent le code : On ne venait pas en visite le matin, on ne restait pas quand l'heure du repas approchait ou alors parce que on y était convié. On ne posait pas de questions. On se devait d'être généreux car on était soi-même reçu comme un roi. D'ailleurs on n'encombrait pas ses amis, ni ses voisins : laisser vivre : on ne jasnait pas, la vie intime se savait, on n'en parlait pas.

Je l'entendais vitupérer quand le fin équilibre était rompu, quand l'étranger se moquait de la convention : Doundderhaouyel, d'une voix sourde et ses joues tremblaient. Mais les yeux restaient sereins.

Elle était étonnante grand-mère. Je l'aimais corporellement pour la douceur de sa peau, même âgée, elle restait si douce à embrasser, fraîche, soyeuse. Ses oreilles avaient de grands lobes ornés d'une pierre rouge sang sertie d'une petite rose d'or : elle n'avait presque pas de cou et un corps généreux. Son nez était grand et son visage sans beauté. Elle disait dans l'âge d'elle-même et de son mari : Il ne faut pas nous photographier : Nous avons

l'air de deux chats : C'était vrai. Sur un banc au parc on les voit en photo, tous deux : elle, coiffée d'un chapeau en forme de pot, les joues gonflées, la matrone, et, près d'elle, grand-père, le visage levé, gracile dans son uniforme, présentant à l'objectif les yeux trop agrandis par les lunettes de cataracte et le visage étroit barré de ses énormes moustaches blanches : Oui, deux chats, il aurait été la femelle, fine et elle, le gros matou râblé.

Ça ne l'empêchait pas de se faire belle d'un petit geste tous les matins après avoir monté ses cheveux en un chignon irréprochable bardé de peignes et d'épingles et de broches en écaille : Près des tempes, du plat de la main, elle frottait un peu pour créer autour du visage un petit désordre avenant.

“ Les gens me demandent comment je fais.”

me disait-elle.

“On m'a demandé si j'avais un tout petit fer à friser pour me faire d'aussi petites bouclettes.”

Ça ne l'empêchait pas de rapprocher ses lèvres pour faire petite bouche, distinguée, car elle avait cette prétention : N'avait-elle pas été gouvernante à Sedan et plus tard chez le professeur Reussner qui l'avait louée pour son honnêteté ? Elle en avait assez vu, n'est-ce pas pour savoir se tenir, je pense. Et elle se devait, au village, après cela, d'avoir de la tenue car les paysans savent juger une fille qui revient de la ville. Elle était vertueuse par goût et avait pour elle, lui et leur enfant, mon père, une ambition raisonnée. Elle avait sa ligne de conduite. Elle la suivait. Son caractère était fort et stable, doux et bienveillant. Je l'ai beaucoup aimée. Elle me le rendait bien et entre ses deux genoux hauts, dans le pli de la robe noire, je cherchais asile comme au creux d'une montagne.

“Calme, disait-elle sous les bombes, n'ayez pas peur, je suis là.”

Les dernières années de sa vie elle avait de petits moments où elle ne savait pas trop s'il était soir ou matin, ou encore, au jardin que nous avions assez grand, elle ne retrouvait plus son chemin :

“Sais-tu, disait-elle, tout était si beau, je me suis crue
à Sedan au parc.

Un très gentil monsieur m'a prise par la main :

Madame Kiehl, êtes-vous perdue ?

- Mais c'était le pasteur, grand-mère.

“Crois-tu ?”

disait-elle en souriant incrédule comme un enfant qui pense qu'avec beaucoup d'amour on a tout de même tendance à le duper.

Les grand-mères étaient alors tout vêtues de noir et la mienne portait pour ses promenades à Bischwiller, oh, pas très loin, au jardin, ou quatre maisons plus loin jusqu'à la boîte aux lettres et au Diaconat, sur sa robe un caraco sans manches, de laine finement ouvragé de torsades, sa canne noire et son cabas de cuir gaufré noir et brun qu'elle accrochait au bras,

“de Gaba”

disait-elle.

Elle progressait prudemment, chaque pas tournant tout le corps d'un côté, puis de l'autre, à petite pas en évitant les cailloux et en soufflant par petits coups par dessus sa lèvre fraîche. Autour du cou elle portait un petit châle ajouré en laine. Par temps frais elle le montait en petite coiffe près du visage, lui couvrant les oreilles et noué sous le menton, lâchant sur le front coquettement un petit triangle festonné au crochet. L'arrière laissait à découvert le chignon haut et la nuque courte.

Elle portait le tablier en promenade. Il était bleu écossais et je me rends compte qu'avec des matériaux pourtant modernes à l'époque, elle avait reconstitué le classique accoutrement des vieilles villageoises du temps jadis.

J'avais seize ans quand elle est morte.

C'était un bastion qu'on enterrait là.

Elle voulait vivre encore.

Elle s'est, nous ne l'avons su que plus tard, battue comme une vaillante à l'hôpital dans la nuit.

Au matin j'ai rêvé qu'elle mourait. Une tache noire de la taille d'une main montait le mur de l'escalier. C'est à peu près à la hauteur de l'ombre de sa tête quand elle se rendait à sa chambre. J'ai vu la tache et je me suis réveillée. J'ai couru au lit de mes parents, leur dire :

“Grand-maman est morte.”

Nous avons téléphoné à huit heures à l'hôpital. C'était vrai, elle venait d'expirer.

La veille dans la chambre à coucher de mes parents trois tableaux s'étaient décrochés dont l'attache n'avait pas été changée depuis bien cinquante ans.

Mais ceci est un autre temps.

A Haguenau je n'avais alors pas encore sept ans. Grand-mère était la femme de grand-père, encore la moitié d'un doublet et leurs deux noms se disaient dans un même souffle.

Ce que je goûtais dans leur maison était plus fort en moi que l'inquiétude sourde que pourtant nous sentions tout autour de nous, comme les fermentations d'un marécage, désordres annonçant la guerre à venir.

C'est comme si grand-mère par dessus toutes cela continuait une tranquille route. A toutes les mauvaises nouvelles elle opposait cette remarque simpliste :

“Qu'ils restent donc chez eux !”

“Sie solle t'Ham bliewe !” Elle voulait dire : au chaud dans leur foyer, chacun dans sa maison, sa fonction, peut-être sa tradition.

Ma mère s'en gaussait. J'appris à le faire aussi. Mais sa remarque jointe à l'amour que je lui portais, pour moi, niait tout simplement les faits alarmants, les replaçait dans un Univers de simple bon sens où ils n'étaient tout simplement pas possibles. Ce n'est que plus tard quand Hitler sera venu au pouvoir et qu'elle se mettra à comprendre en même temps que nous de quoi il était question, qu'elle dira souvent :

“J'ai toujours peur.”

C'était un bien gros aveu. Elle ne le faisait que poussée par l'urgence, quand son fils tardait à rentrer le soir.

Déjà une fois ils avaient eu peur, en *quatorze-dix-huit* quand mon père était au front de l'Est, Grand-père et elle. Il avait dix-neuf ans quand il partit.

Après son retour

Grand-père, le mécréant, ira au culte

Tous les dimanches

Côté hommes

Sur la *mezzanine*

On le voyait d'en bas

Ma mère me le montrait

La bouche ouverte, la tête dans la nuque qui dormait pendant le sermon

Paisiblement

Avec beaucoup d'élégance

Dans sa superbe moustache blanche.

“Certainement, disait mon père, très certainement il a fait un vœu pour que je revienne de la guerre.”

Car rien d'autre n'aurait pu justifier cela. C'était un coquin et grand-mère à eu du mal à le mettre au pas. C'est elle qui me le racontait et qu'avant de mourir il l'en a remerciée, et qu'elle avait été bonne et brave et qu'elle avait fait de lui un homme.

C'est vrai qu'avec le diabète, l'alcoolisme dont elle le seyait et l'émotion de la montée vers la guerre, elle l'a mené jusqu'à soixante-quatorze ans.

Mais au moment dont nous parlons il n'était pas question de cela et nous mangions la soupe aux quenelles de moelle qu'on ne fait qu'aux grandes occasions. J'occupe à la table des invités une place à la gauche de mon grand-père. Je me sens bien petite à côté de lui, bien abritée. Il me cligne de l'œil : c'est la grande connivence, nous nous aimons et d'ailleurs tout est éternel. Jamais ne viendra le moment redouté où j'irai dans mon lit, où la nuit viendra. Quel terrible moment !

*Comment avons nous pu inventer cela. Laisser
un enfant dormir tout seul dans le noir, sans
viatique?*

Mes Grands parents Juncker

C'était si compliqué ce qu'il m'aurait fallu pour pouvoir dormir en paix, pour être garantie contre toutes les incursions de tous les démons. Aurai-je pu l'expliquer ? Certes. Aurais-je osé ? Certes encore. Mais il aurait fallu pour cela une sorte de connivence que je n'avais avec personne. Il aurait fallu qu'on m'apprivoise complètement ou qu'on sollicite ma confiance à un moment où je me sentais en confiance. Il me semble que mon autre grand-père aurait pu avoir avec moi cet entretien-là.

C'était le père de ma mère. Il était grand, fort et d'une gravité souriante. Je suis persuadée que j'aurais osé lui confier mon secret car il ne se serait pas moqué de moi ce que grand-père Kiehl eût immanquablement fait. Mais pour cela quelqu'un aurait dû s'apercevoir que ce que je vivais là était affreux et que, si je hurlais, j'étais de bonne foi. Ces conditions n'étant pas réunies j'ai continué à souffrir et mon beau grand-père Juncker et moi n'avons pas eu cet entretien.

Il me semble que j'étais encore trop petite pour lui. Il devait s'intéresser davantage à ma grande sœur. Peut-être ne jugeait-il pas convenable d'avoir l'air de prendre au sérieux une aussi petite fille. Il était un homme d'armes, un chasseur et un gentleman, chargé par l'état de veiller au bon fonctionnement des choses dans la forêt. Je traduis là la conception germanique de sa profession : Förster et que le mot de garde forestier ne traduit pas, encore qu'il en soit l'équivalent dans l'état français. Il avait un mètre quatre-vingt-dix, une moustache adéquate, beaucoup d'allure et rang de brigadier. Il était lui-même fils de Förster. Il avait épousé grand-mère, douce et belle, élevée à la mode d'antan, dure au labeur et une femme d'ordre et de chagrin car ils avaient perdu le premier né tout enfant, Güstäfel, le fils, quelques mois avant la naissance de ma mère.

Sur les photos on voit cette grand-mère que j'ai à peine connue avec sa sœur, ma tante Marie, deux femmes harassées, les reins brisés, le soir après labeur car cette maison forestière, "Le Gros Chêne" était une ferme d'élevage et un

restaurant les fins de semaine. C'était le temps de l'Empereur Guillaume et Haguenau était une ville de garnison. Fonctionnaires et officiers faisaient volontiers les sept kilomètres en calèche le samedi soir ou le dimanche.

Bien qu'il y eût le valet, deux servantes et une femme qui faisait les extra, il fallait être au four et au moulin, cuir le *Zopf*, les *Streussel*, superviser la ferme, faire le linge, le repassage et préparer les repas.

“Il nous est souvent arrivé de prendre le repas de midi à seize heures.”

Tante Marie, célibataire, à l'ordinaire soignait les vieux parents à Betschdorf, accourait pour seconder sa sœur en cas de coup dur ou de maladie et restait pour la haute saison.

Pendant ce temps mon grand-père en son territoire, s'*Refier*, entretenait la pépinière, supervisait le bûcheronnage, avait l'œil au braconnage, à la coupe illicite, aux incendies de forêt, observait le gibier et organisait les chasses.

Ajoutez à cela les visites du supérieur hiérarchique pour lequel il fallait faire briller les boutons de l'uniforme et se tenir au garde à vous le jour convenu dès le bruit de la calèche au loin. Après les formalités, la glace rompue, c'était la détente : un bon vin, les mets délicats et le Jaegerlatein, les usuelles affabulations de chasseur.

C'était peut-être le supérieur qui régalaient mais c'est ma grand-mère qui, très finement, cuisinait le gibier, les farces aux truffes, la *Charlotte* et grand-père était un Seigneur.

C'est ce qu'ils avaient tous été au sortir de la perte de leurs biens en Poméranie Occidentale, les *Krautjuncker*. Embrasser cette profession, c'était pour eux une manière de ne pas rompre avec leur passé : la liberté dans la forêt, une maison isolée, beaucoup d'enfants, la nature et, last but not least, la chasse.

Ce n'est pas le travail qu'ils craignaient. Un *Krautjuncker* est un hobereau.

Grand-père était un géant qui criait très fort :

”Himmel Sakermant noch a mol ! ”

Il ne faisait pas de procès verbaux par contre. C'était légendaire.

Il était courtois en famille, avait fouetté sa fille, ma mère, une seule fois et depuis se faisait obéir en montrant simplement le manche de sa badine de cavalier.

Grand-mère mourut avant que j'eusse quatre ans et grand-père vint habiter chez nous. Il la suivit rapidement d'ailleurs. Mais il eut le temps de me faire sauter sur ses genoux, privauté que ne m'accordait pas mon grand-père Kiehl, et de nous offrir des gâteaux chez Usselmann : C'est les souris que je préférais.

AUTOUR DES NUITS

Je me souviens pourtant d'avoir passé quelques nuits chez les grands-parents Juncker. Je dormais dans la rigole entre les deux lits sur des coussins bien mous. Ou plutôt je ne dormais que très peu. Très impressionnée que j'étais par des sortes de borborygmes qui échappaient tantôt à l'un, tantôt à l'autre. C'était des débuts de ronflements qui s'accidentaient en d'étranges hoquets, suivis d'un silence plus inquiétant encore.

On me disait qu'ils étaient vieux. Quand on était vieux on mourait tôt ou tard.

Était-ce cela qu'ils étaient en train de faire ? Ce souffle chuintant par exemple qui se précipitait jusqu'à ce paroxysme et se poursuivait en ratés de moteur puis en longs sifflements, n'était-ce pas dangereux pour eux ? Pire s'il se peut : ce râle-là était-il bien d'un être humain ? J'imaginai dans la pénombre des métamorphoses dont, sans aucun doute, ce bruit-là, cette sorte de brame menaçant n'était, à coup sûr, qu'un effet secondaire.

Les volets étaient à claire voie et j'aurais voulu prendre assez de courage pour me soulever un peu sur mon coude, m'assurer à la lueur des réverbères qui jetaient un rayon sur le lit, que c'était bien eux mais j'avais trop peur qu'ils ne le fussent pas pour m'y résoudre.

Le lendemain, rassurée, je ris en l'écrivant, je mimais par le menu détail le tout à mes parents qui se faisaient du bon sang.

De ce jour je portais un intérêt grandissant à quelque chose qui ne m'avait pas frappée jusque-là. Tous les jours, après le repas de midi, mes parents

prenaient le café et ma tante Marie qui habitait chez nous maintenant en prenait un aussi. Après quoi inmanquablement elle se mettait à dodeliner du chef pour un petit somme dont elle se réveillait abruptement en disant :

« Oh, excusez-moi, c'est plus fort que moi,
j'ai le cœur qui me dort. »

Quand, par sa bouche ouverte, je constatai qu'elle commençait à réaliser tout une gamme de sons tout à fait étonnants, je portai une attention clinique au phénomène. Sa bouche se gonflait par l'intérieur en une sorte de bulle qui éclatait un moment en laissant filtrer l'air par un tout petit orifice entre les lèvres comme collées. Après quoi elle venait se plaquer aux dents. Puis les lèvres s'entrouvraient sur une sorte de râle et la bouche se refermait pour se gonfler à nouveau ...

C'était très amusant, vu de jour. Je lui mimais au réveil ce qu'elle venait de faire et de ce jour j'attendais sa sieste impromptue avec des clignements d'yeux complices aux autres membres de la famille.

J'étais fraude le jour mais je ne fus pas plus fière à quelque temps de là de me retrouver entre mes grands-parents pour la nuit. Je résolus pourtant le drame en obtenant de grand-mère la permission de lui tenir la main toute la nuit. Elle crut sans doute que je me découragerais vite, en m'endormant. Je n'en fis rien. Je pus toute la nuit m'agripper à elle ce qui transformait grandement ce qui se passait là. Je glissai imperceptiblement de la main au bras et de là au doux sein de grand-mère, puis à son flanc.

Comment aurais-je eu peur de ma propre grand-mère quelque fussent les sons échappés d'elle alors qu'elle était si douce et si chaude à tout mon petit corps. Voilà qui changeait tout. Il importait cependant, soit de rester ainsi jusqu'au matin et de faire l'innocente au réveil, soit de se retirer tout doucement avec la première lueur de l'aube sur le coussin à cheval sur la rigole entre les deux lits. La deuxième solution était plus frustrante mais me semblait plus sage.

C'est à ce grand-père qui dormait là, tout près, que j'aurais peut-être pu confier ce qui m'inquiétait en temps normal au moment du coucher. Mais de le lui confier n'aurait pas servi à grand chose. Car une amélioration de mon

coucher aurait exigé d'une part que ma mère entrât dans mes vues. Or elle aurait dit : "Ce sont des enfantillages." D'autre part le fait qu'elle était incapable de se plier à une discipline eût empêché sa collaboration à base d'un rituel nouveau.

Comme déjà dit, je faisais d'affreux cauchemars.

Je partageais maintenant au premier la chambre de ma grande sœur qui avait quatorze ans et envie d'être une très grande fille. Béret sur l'œil, petit tailleur, elle avait réussi à se faire offrir par tante Marie un chapeau de dame, gris souris, fort élégant. A mon père qui essayait de lui faire comprendre que ce chapeau était ridicule sur la tête d'un enfant, la tante Marie répliquait que c'était elle qui le lui avait offert en guise de *beignet de nouvel an*. Devant la légitimité du chapeau rendue ainsi irréfutable, mon père capitula mais se réserva le plaisir de lancer des quolibets à qui voulait l'entendre au sujet du beignet qu'arborait ma sœur. Je revois l'objet avec une très grande précision. Par la forme il imitait le chapeau des chasseurs allemands. Derrière le bord, trois pinces parallèles montaient du front à l'occiput et le ruban gris souris assorti retenait sur un côté une petite plume brune et rousse du plus bel effet. Ajoutez à cela que dans la "Semaine de Suzette" on pouvait lire, dessin à l'appui, comment se maquiller les yeux. Avec son amie Sylvie, unies comme les deux doigts de la main, bras dessus, bras dessous, elles allaient où je ne pouvais les suivre, apprenaient les chansons de Tinno Rossi qu'on pouvait se procurer au marché sur des feuillets bleus azur ou mauves. J'étais muette d'admiration. Ma sœur savait chanter "Marinella". C'était un sommet, une performance. Je m'y essayai aussi mais je ne pouvais suivre son débit trop rapide.

On devine que ma sœur n'eût aucun mal à me convaincre que mon petit lit d'enfant serait du plus mauvais effet dans "notre" chambre et que je serais bien plus élégante sur un canapé. C'était ce qu'on appelait alors une *couche* c'est à dire un divan assez étroit, sans matelas, donc impossible à border. Il n'avait, par définition, ni accoudoirs ni dossier, autrement dit rien qui retint l'oreiller ou le diabolique *plumon* qui de toute manière ne tenait sur aucun lit. Bref, j'étais vite découverte vu mon sommeil agité. Je perdais mon oreiller, c'était celui de mon petit lit de fer, un grand n'eût pas été décoratif. Je tâtonnais par terre dans

l'obscurité à sa recherche. Je ne le trouvais pas. Il me semblait impossible de me rendormir sans lui.

Ceci, joint aux cauchemar qui m'avait réveillée transformait mes nuits en véritable épreuve. Il me semblait pourtant que quelque chose pouvait me protéger de tout mal. Non, ce n'était pas ma prière, c'était la réussite d'un rituel : Si j'arrivais à plaquer mes deux épaules sur le lit, à crier bonne nuit avant ma mère et qu'elle me répondait j'étais sauvée.

Si, pour une raison quelconque, ce n'est pas sa voix qu'on entendait en dernier lieu dans la chambre, mettons si elle disait bonne nuit avant moi, ma nuit restait ouverte puisque ce que j'entendais en dernier c'était ma pauvre voix angoissée. Alors je criais "Bonne nuit !" pendant qu'elle descendait l'escalier. Je hurlais "Bonne nuit", encore et encore, dans le fol espoir qu'elle me répondrait. Après quoi je me serais calmée, immédiatement rassurée. Je hurlais, je pleurais longtemps, jusqu'à ce que je fusse terrassée par le sommeil. Et cela arrivait très souvent. A l'époque on pensait : Ce sont des caprices. Il n'y avait pas là, matière à réflexion, ni pour trouver les causes du phénomène ni pour y trouver remède. Un enfant était un petit animal aux mauvais penchants qu'il fallait redresser.

J'étais donc assez malheureuse en ce temps-là. L'affaire fut réglée quand j'eus huit ans. Après le déménagement à Obernai on me donna un vrai lit spacieux, muni d'un matelas et de grands oreillers. Mais le souvenir de cette période resta planté dans mon corps. Il y est encore. Je le retrouve aux épaules, au front comme une pluie pénétrante. Ah que j'étais mal donc, que j'étais seule et malheureuse !

Pourtant le matin effaçait toute trace de la nuit.

Démons et merveilles

Perplexités

MAMAN

Quand je repense à ce temps-là c'est comme à un ciel d'orage. L'ombre le dispute à la lumière et Haguenau était comme un Streussel. C'est un gâteau dont le seul intérêt consiste en une sorte de croûte aux amandes et au sucre mais qui contient par endroits, sans qu'on puisse vraiment prévoir où des nids de farce succulente.

Aussi quand nous faisions les commissions, ma mère et moi, et que je lui donnais la main, je la tirais vivement vers mes lieux de prédilection, surtout quand elle s'attardait en, pour moi, d'interminables palabres avec d'autres dames :

“Allon..on..ons, disais-je, en tirant, Maman..an..an”

C'était possible de faire cela. Elle n'avait pas le regard étonné, le ton froid qui eût convenu pour que je la laisse terminer ce qu'elle avait à dire. Nous étions en somme de même nature. Elle cédait à ses passions, je cédaux miennes. C'était de bonne guerre.

“Laisse-moi”, répliquait-elle agacée”.

Mais, oui, je viens”, disait-elle en pensant à autre chose.

Je ne lui ai jamais obéi. Elle donnait des ordres qu'elle oubliait aussitôt. Je m'en aperçus vite. Elle était si puissamment absorbée par toutes sortes de choses, de plaisirs, de chagrins, d'inquiétudes. J'étais une sorte de parasite dans sa vie, un être supplémentaire. Oh, certes, c'était une courageuse ménagère mais j'étais un souci bien secondaire, après la maison, les *nettoyages en grand*, la préparation des repas.

Elle avait été dans une école où l'on éduquait les jeunes filles à marier pour en faire des maîtresses de maison accomplies: *Höhere Töchterchule* à quoi ne correspond pas le terme École Ménagère.

“École supérieure pour nos filles de familles” en serait une traduction appropriée.

Avait-elle des principes éducatifs ? Non, elle avait plutôt des craintes et ses principes étaient comme des révulsifs. Elle craignait que je ne devinsse imbue de ma personne : Elle me dépréciait donc systématiquement et d’emblée, en me présentant : “C’est Anny, c’est une enfant insolente” ou encore et, c’était plus sympathique : “C’est notre plus jeune, la sauvageonne.”

Où encore quand je voulais jouer un air au piano pour ma camarade, elle entraînait dans la chambre : “Je ne veux pas que tu fasses ton numéro devant Marlise” .

Je devins donc assez farouche et impropre à me produire en public.

Elle craignait que je ne mourusse : Elle me rendit pusillanime.

Elle craignait que je perdisse mon temps, elle me rendit active, exigeante au point de ne m’offrir, même adulte, aucun passe temps qui ne fût instructif.

Elle craignait pour mon avenir ce qui m’interdit toute discipline artistique où j’eusse pourtant merveilleusement réussi.

Elle craignait pour ma santé, je devins une enfant fragile.

Par contre quand elle m’oubliait : Ah que la vie était belle ! Je la voyais flamber de gourmandise devant les fleurs, la bonne chair, les contacts humains, la nature. Elle m’apprit à aimer l’orage, la pluie, le vent. Il n’y avait que la neige et la brume qu’elle avait en horreur. Elle était joyeuse de nature. Je l’étais aussi. Pourtant elle se faisait un malheur à partir de bien petites ennuis : une pâte à tarte trop friable, des lunettes embuées, une mayonnaise qui tarde à prendre.

Ses sautes d’humeur faisaient partie de mon paysage quotidien et se perdaient dans l’agitation du groupe familial car on ne s’ennuyait pas rue du Château Fiat.

PAPA

Un haut fait hante encore ma mémoire :

Le parrain de ma sœur lui offrit un grand vélo. J’héritai donc du petit. Je fis mon apprentissage de cycliste dans le grand corridor carrelé et la partie

pavée de la cour arrière avec ma tante Marie. Puis je fis la glorieuse dans la rue du Château Fiat. Vint le moment où mon père voulut tester mon savoir faire. Il décida que nous ferions, lui et moi, un petit tour. Nous sortîmes les vélos, lui devant. Je refermai la grille et nous partîmes vers la droite puis par le Chemin du Pré des Escargots que je connaissais bien pour m'y être écorché les coudes en prenant mon virage trop près du mur. Jusque là tout allait bien : Je roulais derrière lui à bonne distance. Mais il voulut s'éloigner du périmètre de la maison et pensait que je pouvais rouler à côté de lui. Son vélo déjà périlleux à cause de sa barre transversale me parut immense à côté de moi. Au lieu de regarder devant moi je fus comme hypnotisée par sa haute présence à ma gauche. Je n'avais pour contrebalancer sa présence rien sur la droite que le rebord abrupte d'un trottoir. Alors j'eus envie de me rassurer en ramenant vers moi ma main ce qui eut pour effet de tourner le guidon et je partis à angle droit de la route vers le trottoir. Mon père s'énerva et se mit à me parler de plus en plus fort. Plus il hurlait, plus j'étais incapable d'empêcher le phénomène. Rien à faire. Chaque fois que j'enfourchais le vélo le mécanisme se reproduisait.

Nous rentrâmes. Mon père était terrible dans ses colères.

Je revins avec une sensation de profonde catastrophe.

Or à cette époque je me mis à perdre mes incisives. J'étais un peu maigrichonne et ma jupe ne tenait pas bien sur mes hanches. Je me trouvais laide et cet accrochage avec mon père me parut être l'effet naturel de ma disgrâce. Comment m'aurait-il aimée alors que je n'étais plus belle

LE THEATRE

A quelque temps de là on me mena au théâtre : C'était dans la grande salle de la Douane. Les sièges étaient rebondis, couverts de velours pourpre. Devant le rideau fermé, somptueux et pourpre lui aussi, une petite fille de mon âge dansait la *Kukuratscha* en exhibant son ventre entre un corselet trop court et une jupette si basse qu'on lui voyait le nombril. J'étais ébahie. Puis le rideau se leva sur une scène du professeur Nymbus. C'était un personnage de bande

dessinée, pâle et laid et qui n'avait qu'un seul cheveu recourbé en porte manteau.

J'étais fort étonnée non pas de ce qu'on jouait là et qui n'était pas intéressant ; j'étais d'une famille de conteurs et on ne m'impressionnait pas comme cela ; mais c'est le fait même du théâtre qui m'intriguait :

Ces gens dont nous regardions les ébats ne savaient manifestement pas que nous les regardions puisqu'ils n'en étaient aucunement gênés ? Comment cela était-il possible ?

Tout se passait comme si une pellicule invisible nous cachait à eux.

A élucider !

A quelque temps de là j'assistai à la représentation d'un conte de fées. Cette fois-ci le spectacle fut captivant. Je pus pourtant constater une fois de plus le bien fondé de mes observations.

Ma mère à qui j'en fis part au retour m'assura que j'étais dans l'erreur. Rien de tout cela n'était vrai et les personnages n'éprouvaient pas les sentiments qu'ils affichaient.

Je n'en crus pas un mot.

Tant de duplicité n'était tout simplement pas possible.

C'était vrai.

Tout était vrai.

C'était, en somme, un monde parallèle au nôtre et dont nous étions les spectateurs insoupçonnés.

A ce moment je poursuivis mon raisonnement : Puisque ces gens-là ne savaient pas qu'ils étaient vus, qui est-ce qui me disait que nous, ma famille, moi, mes camarades n'étions pas vus à notre tour par une salle de spectateurs et ceci à n'importe quel moment de notre vie ?

“Ah, mon Dieu, pensais-je, même quand je fais pipi ! “

Et, me croyant vue, je perdis tout naturel.
Je me mis à m'observer et c'est à ce moment
que je perdis mon paradis d'enfant simple.

Je ne devais en retrouver le chemin que quarante ans plus tard de manière inespérée au cours d'une longue recherche sans but. Mais pour l'instant je me trouvais engagée dans un jeu de miroir épuisant.

LE BÉBÉ

Un autre événement me plongea, pour le moins, dans une grande perplexité.

La bonne de Madame Gross attendait un bébé.

Elle était célibataire et je pense aujourd'hui qu'elle avait peut-être essayé d'avorter sans y parvenir ? Toujours est-il qu'elle mit au monde un enfant auquel il manquait les doigts. Ma mère me conduisit à l'hôpital visiter la jeune accouchée. Ai-je vu le bébé sans doigts ? Me le suis-je imaginé ? J'ai dû le voir. En tout cas j'en garde une image très réaliste.

Ce fut un grand scandale dans ma vie d'enfant. On pouvait naître sans doigts.

J'étais atterrée :

Où avaient passé les doigts de cet enfant ?

Les lui avait-on coupés ?

Où étaient-ils maintenant ?

MON PETIT LAPIN

A quelque temps de là un autre fait acheva de déstabiliser ma confiance en la bonne ordonnance des choses. J'avais un lapin noir et blanc. Il m'appartenait personnellement et vivait dans une cage dans la cour arrière où il recevait mes caresses, de l'herbe et du pissenlit. Or on le transforma en civet et on m'en fit manger.

Je m'en voulus. Non pas d'en avoir mangé mais de l'avoir trouvé bon. Pire : J'avais assisté à son assassinat. Était-ce le sien ou celui, un an plus tard du suivant ? Non, je n'avais pas assisté à leur exécution mais au dépeçage.

On accrochait le lapin à l'envers par une patte arrière. On lui ouvrait le ventre.

Avec ce geste commençait une sorte de scandale pour moi, celui d'avoir été vivement intéressée par l'opération.

Plus que cela : J'avais trouvé très beau l'intérieur de son ventre. En couleurs irisées sous le péritoine se devinaient les circonvolutions des intestins. Quand on déchira le péritoine ce fut encore plus beau : De brun, luisant, de rose mauve nacré, des colliers s'écroulaient fumants du ventre de mon petit ami. J'étais profondément interpellée. Jamais je n'aurais cru cela de son vivant. Et je me trouvais parfaitement monstrueuse. De quoi ? D'avoir trouvé belles et bonnes des choses que je désapprouvais. J'aurais dû être morte.

Aussi la lecture des "Malheurs de Sophie" me fut-elle, non pas une consolation mais, au moins, la confirmation du fait que je n'étais pas seule. Il y avait au monde au moins une autre petite fille comme moi. C'était la plus... Je ne trouve pas les mots pour le dire. C'est celle que j'aimais le moins. Celle que tout le monde devait blâmer et ça ce n'est pas grave. Mais qui aurait pu aimer Sophie ? Personne. J'étais comme Sophie. Donc on ne pouvait pas m'aimer. D'ailleurs, quelque part, le fait de ne pas l'aimer à mon tour me faisait du bien.

Aussi je trouvais à sa lecture une délectation compliquée.

LYSIA

A cette époque on me fit connaître ma cousine Lysia. Elle était ma cadette de un ou deux ans et habitait une villa blanche, route de Bischwiller. C'était une petite violette précieuse et diaphane. "Elle manque un peu de sang", disaient les aïeules en parlant d'elle. Elle avait une voix d'oiseau et ce gazouillis joint aux petits gestes saccadés de ses mains nous fit penser à grand-père qui m'accompagnait et à moi que nous ne pourrions en faire grand-chose : Elle

n'avait pas notre calibre. C'est peut-être ce qu'il voulut dire en me lançant comme d'une poupée précieuse :

“Ne la casse pas !”

Je le pris au pied de la lettre et j'en fus très mortifiée. Je pensais que décidément je n'étais pas née du bon côté. Il y avait comme dans les contes : les Gentils et les Méchants. Je faisais partie de la dernière catégorie même pour grand-père qui m'aimait.

Qu'on ne pense pas cependant que je m'étiolais.

J'avais une solide santé

Quoiqu'en pensât ma mère

Beaucoup d'appétit

Et une propension très nette au bonheur

Il me parvenait par ailleurs

Comme une MUSIQUE

Faite de couleurs et de parfums :

Arcadie

LE JARDIN

Où donc m'avait-on menée ? Était-ce une vente des missions, une exposition florale ? Les deux ?

Je le situe en amont, sur la Schantz , un peu au de là, vers le quartier de tante Lortz. Il me souvient qu'il y avait là ma tante Lina dont je n'ai pas parlé encore, élégante dans sa robe noire, ses cheveux blancs en touffes frisées près des pommettes, ma tante Marie peut-être, et ma mère. Et je sais que nous flânions entre des massifs odorants. Je me souviens, non pas d'une opulence de fleurs comme on en voit depuis, mais d'un gazon sombre d'où se détachaient peu de fleurs, rares, violettes et blanches aux courbes étranges, aux parfums lourds, troublants, certains évoquant des nuits de lune, des parfums bleus dirais-je. J'appréciai la courbure asymétrique des massifs. Le terrain en pente menait vers un pavillon exotique. Nous y pénétrâmes.

LE NÈGRE

Un nègre, on disait ainsi, trônait sur une table. Il avait l'œil grand ouvert et malicieux sur un teint olivâtre et souriait finement sous un turban rouge orné d'une lune de clinquant doré.

On mettait un sou dans son socle
Et il hochait lentement la tête
Comme s'il se souvenait nous avoir déjà vus
Comme s'il partageait avec nous
Quelque secret fort ancien

Quelque chose fait ainsi ne pouvait se concevoir. C'était comme un songe. J'y rêvais longuement par la suite assise par terre, mes jouets versés autour de moi.

Mes parents avaient un nègre en bois qui portait un plateau. Il offrait des cigares et tout ce qu'il faut pour fumer. Mais il était grossièrement scié dans une planche épaisse, tout plat par conséquent et destiné à être vu de profil mais laqué de noir brillant, la bouche grande, carmine. On avait peint sur lui un costume de groom. Il était nettement moins beau que celui-ci mais à cause de celui-ci je me mis à l'aimer. Comme si j'avais découvert ce jour-là, sa famille très belle, comme si de ce jour il aurait pu s'ouvrir comme un livre dont il avait l'épaisseur et la tranche mince sur un pays étrange et parfumé de fleurs lourdes, comme si son bois mal dégrossi sous la brillance du vernis était une manière de mettre à notre portée tant de beauté. Je croyais que ma famille seule et moi avions eu accès à ce beau jardin, que c'était un privilège, une sorte de préférence du sort, comme si on nous avait choisis et aussi cette heure unique où le soir n'est pas tombé encore mais ne tardera pas, où descend sur les choses une sorte de silence prometteur, où les contours sont précisés et tous les éléments du paysage comme ourlés.

Je n'ai plus jamais parlé à quelqu'un de ce jardin car je n'étais pas sûre que mes tantes étaient ce soir-là plus réelles que ce cadre magique puisqu'elles y étaient confondues.

Mais il existait

Et le personnage aux joues suaves, au sourire entendu aussi

Le nègre plat au salon en était le garant

Comme une sorte de messenger mineur

Par la suite

Quand il fut cassé et relégué

Je l'accueillis parmi mes jouets

Je passais un pull sur ses formes ingrates

Et quelque fois je m'allongeais contre lui

Il était joyeux
Indifférent à son infirmité
Son bras unique continuant à tendre un morceau de bois cassé
Il était parfaitement déplacé au milieu de mes autres jouets
Une enclave de rêve
Et une solution de continuité l'empêchait d'entrer dans mes inventions.

Mais à cause du Jardin des Merveilles qu'il évoquait, quelque chose en moi était sauvé.

LA RELIGIEUSE

Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de lui associer dans sa coiffe de religieuse et sans doute partiellement à cause de cette coiffe... c'était une infirmière, je devrais dire un ange infirmier.

Elle traversait la cour de l'Hôpital en grès rose, la jambe fine sous la longue robe, oui, j'étais capable de voir cela, elle avait une démarche inapprivoisée, jeune, nerveuse, comme si le corps était esprit, je veux dire gracieuse invention de l'esprit pour le plaisir.

Tout cela butait, s'arrêtait comme barré par le plateau amidonné, blanc qui couvrait le cou, le dos, la poitrine, d'une blancheur nougatine.

Et, s'envolait par dessus, un appareil bleu céleste, comme une sorte d'aéronef, replié très haut (j'étais petite) par dessus les oreilles. C'était prodigieux, de profil aussi bien que de devant. Elle hochait tout cela en parlant, les mains fort belles réunies devant le plateau, la lèvre jeune et de son regard bleu émanait comme une hauteur, comme si elle était transparente aux yeux vers une largeur lumineuse en accord avec ce rire froid de clavecin.

M'a-t-elle touchée de ces mains ? Sans doute, pour que je garde cette fraîcheur aux miennes, contact très vite passé et durable comme d'un animal à sang froid, d'un être différent, plus tard j'aurais dit : d'un elfe.

Je ne sais plus son nom ou plutôt, sans doute, il ne me plaît pas de m'en souvenir. Peut-être parce que je sentais chez ma mère à son égard une subtile froideur, une jalousie peut-être. N'est-ce pas elle qui avait soigné mon père à l'hôpital ?

Cela je ne l'ai jamais pensé avant ce jour.

Pour moi elle était cela

Cette apparence

Et c'était une porte

Sur quoi ?

Bien plus tard, mon père me rapportera un livre d'images de Leipzig.

Une page en montrait, inondée de lumière

Une grande jeune femme blonde aux formes accomplies

Vêtue d'une longue robe vert d'eau

Elle penchait un profil doux et simple sur les touches d'un orgue d'or

Et sur sa main qui préludait, disait le texte,

Avait échoué un moineau ébouriffé

"Heilige Cecilie in der Himmelskemenate."

"Dans la chambre céleste, Cécile- la-sainte."

Je revois ce cadeau de lui à moi comme un rappel très doux. Je n'y ai jamais pensé depuis. Jamais je n'ai rapproché l'image de la sainte et de la religieuse et en le faisant j'éprouve un profond bonheur comme d'une confidence tendre de lui, le gauche, le honteux d'amour à moi, la sauvageonne, déportée, transposée au royaume bleu des contes.

4

Qui était mon père ?

Qui était mon père ?
Un démocrate
Je le saurais plus tard
Un utopiste
Je le paierai plus tard
Un espérantiste
Je le vivais au quotidien
Convaincu, flambant
Il se voulait un homme rigoureux et fort
Passionnel, fidèle
Il se voulait passionné et tenace

D'avoir fait ce grand pas d'une classe à une autre
Il était comme ces graines d'arbre tombées dans un sournirail
Qui germent, haussent leur vie, traversent le grillage
Se l'incorporent, l'auront à jamais entissé dans leur chair
Puis, s'apercevant qu'ils ne pourront faire abstraction du mur de la maison
Poussent un peu tordus, un peu décalés
Porteront feuillage et fruit, d'accord
Mais pour les autres et eux-mêmes
Ne seront jamais que prodigieux

Toute sa vie il devait montrer que, malgré tout, il réussissait. A sa manière, d'accord. Sans compromis, sans fratrie. A la force du poignet, dévoué complètement, je dirais comme un forcené, aux tâches qu'il s'assignait :

L'école et sa kyrielle de servitudes
La musique : en accumulant diplôme sur diplôme, en apprenant instrument sur instrument jusqu'à la virtuosité
Le militantisme pour l'Espéranto
L'engagement pour la Paix
Enfin le journalisme de combat pour la Démocratie.

Il était alors un homme jeune, au grand front pâle et dégagé. Il aurait été très beau de visage. Il se fit pousser une petite moustache. Je pense maintenant pour effacer la douceur autour de sa bouche et qui lui semblait contraire à la virilité.

Car, à sa petite fille qui lui demandait pourquoi grand-père avait l'air si sévère sur les photos, ma mère répondit :

”Mais pour être beau, pour être fort.”

Se sentant déclassé, il était conscient qu'il devait se construire. Il le fit, il en avait le tissu. Mais il manquait de références, de points de comparaison.

Voilà vingt ans qu'il était revenu de guerre. Il terminait un livre pacifiste trop égotiste pour être lisible. Le sentait-il ? Ne pouvait-il se l'avouer ? A l'approche de cette nouvelle guerre il commença une dépression nerveuse.

Qu'étais-je dans sa vie ? La petite dernière. J'ai su, je ne sais comment, un peu plus tard, que je devais être un garçon mais j'ai su très vite aussi que je l'avais séduit à ma naissance. Sans doute les deux *demis* bus trop tôt dans la matinée, je suis née à onze heures, contribuèrent-ils à ce qu'il me trouvât superbe, digne du Y dont il orna mon nom et du deuxième prénom qu'il m'adjoignit et qu'il fut seul à me donner quelquefois par la suite, en hommage à la beauté, pour Dante et sa Béatrice.

Ma mère me le narra souvent. J'en fus heureuse, il va sans dire et, quand sur la table de la cuisine vers l'âge de deux, trois ans, le soir, au moment de mon coucher je faisais mille singeries pour en retarder le moment, il y avait un instant qui me plaisait par dessus tout : C'est celui où ma robe retroussée sur ma tête en guise de grande coiffe je cambrais mon gros ventre nu :

“Sœur Marie Béatrix”

me lançait-il alors admiratif.

5

Avec les grandes au jour le jour

A quelque temps de là ma sœur et son amie conçurent le projet de me déguiser en gitane. elles me vêtirent d'un tissu de cotonnade vert acide à motifs criards, me coiffèrent d'un foulard à l'identique et accrochèrent leurs grands bracelets, anneaux d'argent identiques par deux fils sous mes oreilles. Ma sœur humecta une de mes mèches en accroche cœur. Elles allumèrent une cigarette que je devais tenir le temps de prendre la photo.

Ce fut le commencement d'une série de séances de beauté.

Notre père nous coupait les cheveux.

J'en avais peur à cause de la tondeuse dont il se servait pour finir, d'abord parce que l'appareil, lui-même ne m'inspirait pas confiance. Ses dents se mettant en mouvement sans que j'en comprisse le mécanisme ne me disaient rien qui vaille. Ajoutez à cela que mon père s'en servait assez maladroitement. Il est vrai qu'il devait actionner les deux branches comme on fait de ciseaux, en même temps déplacer l'appareil parallèlement à la peau et le diriger tout contre la nuque. Éviter de pincer la peau était travail de professionnel. Je hurlais comme un démon pour le dissuader. Il hurlait en retour pour m'impressionner. C'était un des moments forts de notre relation.

Nous voyant à l'œuvre ma sœur conçut le projet de me faire des anglaises. Je fus séduite. Je réintégrai le haut siège tournant que je venais de quitter. Elle chauffa le fer à friser sur la flamme du gaz, le saisit avec les poignées en tissus destinées à cet effet, en testa la température près de sa joue, le fit tourner sur lui-même pour le rafraîchir. Je me sentais entre des mains expertes. De toute manière, quoique fit ma sœur, je me sentais si promue du fait qu'elle s'occupait de moi que j'aurais voulu passer sur la sensation fort désagréable du fer brûlant près de mon cuir chevelu, les grésillements

inquiétants émanant des rouleaux de cheveux qu'elle entreprenait. S'ajoutait à cela une suspecte odeur de poulet grillé. A l'approche des oreilles l'affaire se corsait encore. Je veux dire que l'idée d'être belle par la suite et qui m'avait déterminée d'enthousiasme à subir l'épreuve n'avait plus prise sur mon imagination dans la situation présente. J'étais juchée sur le haut siège et seule l'idée que si je bougeais pour m'enfuir, je risquais de me brûler davantage, me permettait de tenir. Je n'avais pas perdu ma langue et je négociai avec énergie les arrêts immédiats si non précipités de l'opération. Nous recommençâmes cependant tant le désir d'être belle et surtout d'être admise dans l'Univers des Grandes me tentait par moments.

Elles ne m'admettaient à leurs jeux que rarement. Par exemple à la belle saison, quatre maisons en amont vers la route de Bischwiller, au coin de la rue très exactement, chez Couderle à la fois électricien et marchand de cycles. Dans sa cour triangulaire qui normalement recevait les vélos à réparer et en leur voisinage nous construisîmes des tentes, des *tipis* plutôt. Sur trois perches à haricots assemblées par une ficelle en arrêtes de pyramide nous jetions de vieux sacs à patates fleurant bon la cave et la terre. Dans cette sorte d'abri on pouvait s'accroupir comme un Indien, bien droit quand on était seul. En se pelotonnant on y tenait à trois.

Par chance le temps fut à l'orage et à tout bout de champ nous courions nous abriter avec de petits rires stridents en nous bousculant comme des chiots sous la toile boueuse qui sentait l'âcre. Les perches étaient simplement posées sur la terre battue et il suffisait d'un rien pour que tout s'écroulât. Sans la présence de Marc Couderlé qui avait leur âge et s'amusait à ce jeu, je ne pense pas que les Grandes y auraient condescendu et c'était peut-être une des dernières fois qu'elles s'amusaient comme de vraies petites filles.

Elles m'emmenaient quelquefois à la piscine et un jour ma sœur me brouilla avec l'eau à jamais. Je me baigne volontiers, je nage avec plaisir mais j'ai, depuis ce temps là, peur de mettre ma tête sous l'eau.

Je n'avais jusqu'à ce jour été encore que dans le petit bassin où ma mère, grosse, affublée d'un vilain maillot me surveillait. En effet, à l'époque on enlaidissait volontiers les grosses dames. L'industrie trouvait tout

simplement inutile de faire un effort dans le sens de leur élégance et, dépassé certaine pointure, les tissus utilisés étaient à grands carreaux, à gros poids, à énormes rayures pour des modèles sans grâce, montés comme des housses.

Aussi le maillot de maman était-il rayé, brun, rouge et jaune comme un drapeau. Elle était aquaphobe et s'asseyait sur les premières marches du bassin moyen pour surveiller mes ébats dans une sorte de cage en bois assez glissante au fond et immergée dans la piscine des grands à l'usage des petits.

Ce jour là j'avais donc été confiée aux bons soins de ma sœur. Je ne sais pas ce qui la prit. Je devais avoir trois, quatre ans. Elle m'invita à monter sur son dos, me demanda de bien me tenir et plongea avec moi dans le grand bassin. Il va sans dire que je coulai comme une pierre. Tant d'années se sont passées et je retrouve encore en moi la sensation radicale de l'eau qui entre dans les poumons et l'étouffement. Elle me ramena vivement à la surface. Je hurlai dès que j'en fus capable. Nous rentrâmes en catastrophe. J'étais sur le petit siège à l'arrière du vélo. Elle me fit promettre que je ne dirais rien à maman. J'étais convaincue que j'y parviendrais. Peut-être même avions nous fait un marché : mon silence contre un objet que je convoitais. Mais dès que je vis ma mère quelque chose se souleva en moi comme une vague et me jeta contre elle en hurlant. Je me vidai longuement en gros sanglots sonores.

Peut-être ne suis-je jamais devenue vraiment une grande personne car j'ai gardé cette faculté de me laisser submerger par le chagrin.

Je me souviens des longs pleurs sonores de mon enfance. Comme si, par le son de ma voix, j'avais voulu m'assourdir moi-même. Comme avec une noria je ramenaï sans cesse à la surface ou comme on écope une barque profonde, la lie de ma peine. C'était une sorte d'orgasme triste et prolongé que je quittais pour une couche de conscience intermédiaire où j'oubliais jusqu'à l'objet de ma peine, gagnée par une sorte de paix consolante et matricielle. J'ouvrais des yeux tuméfiés sur l'entourage modifié. Peut-être même me tournais-je vers mon jeu quand un objet quelconque me rendait à mon chagrin comme une goûte d'eau trop rapprochée d'une flaque se fait happer par elle. Alors je produisais encore quelques gros sanglots convaincus. C'était loin, au fond, comme si je raclais un violoncelle doux, chaud et triste. Puis le calme revenait, je dirais même la joie, comme après orage le ciel

s'éclaircit avec de ci de là encore un grondement lointain, quelque lame de fond qui tente sa chance comme un hoquet puis j'étais reconquise par mes intérêts.

6

Brindilles de pensée

En ce temps je m'intéressais beaucoup au fonctionnement de mon esprit. C'était vers ma sixième année.

Je m'en souviens comme d'un état d'hyper conscience assez fatigant d'ailleurs.

J'observe et je me questionne. Certains de mes doutes sont graves. Aussi je préfère les garder pour moi-même.

Il y a que l'Univers des Grands me semble si mystérieux par certains côtés que je me demande s'ils ne sont pas un peu demeurés.

Par exemple ils baissent la voix pour dire des choses que je ne dois pas entendre. C'est de bonne guerre. Mais du coup je dresse l'oreille. Et ils ne se rendent pas compte qu'ils ne parlent pas assez bas ? C'est incroyable ça. J'entends tout.

Je suis donc obligée de simuler une profonde concentration sur mon jeu pendant que j'écoute les confidences qui dans ce cas souvent me concernent sans compter que d'autre part je dois faire semblant de ne pas savoir ce qui a été dit par la suite.

Je suis un peu attristée non pas de ma duplicité mais du manque de perspicacité de ceux que j'aime et que j'aurais voulu parfaits.

Par ailleurs la légèreté avec la quelle ils se sentent en sécurité alors qu'ils sont incapables de protéger leurs secrets me remplit d'une sorte de commisération tendre.

Le fait qu'ils ne savent pas que je suis grande, je veux dire que je suis outillée déjà pour entendre et penser me relègue dans la solitude aux moments où je réfléchis car, je ne sais pourquoi je m'imagine qu'il vaut mieux le leur cacher.

Certains de leurs comportements me sont tout à fait incompréhensibles :

Pourquoi ma poupée est-elle indésirable aux repas pris avec la famille alors qu'elle est le personnage principal quand je mange seule à la cuisine sous l'égide de maman ?

Pourquoi ne veut-on pas que je mange ma viande au début du repas ou à la fin ? Comme c'est ce que je préfère, j'aurais pourtant aimé ainsi marquer ma préférence.

Pourquoi mon père ne me supporte-t-il presque pas à table ?

Pourquoi n'ai-je pas le droit de m'amuser avec la nourriture alors que nous l'avons toujours fait, ma mère et moi à la cuisine, et que manger était alors une vraie fête ?

Pourquoi n'ai-je pas le droit de parler quand nous mangeons en famille ?

Pourquoi me force-t-on à manger des choses qui ont une consistance qui me répugne ? Pourquoi m'oblige-t-on à manger mon reste d'épinards à quatre heures ?

Pourquoi le repas se transforme-t-il souvent en une sorte de réquisitoire, si bien que j'en appréhende le moment ?

Il faut croire que mes yeux trahissent mon mécontentement car vers ma septième année ma sœur, à table, fait remarquer à mon père l'insolence de mon regard. Il est d'accord avec elle là dessus. Je ne sais absolument pas ce que c'est que l'insolence. Mais je suis certaine que le fait de penser y est pour quelque chose.

D'ailleurs pour maman le fait de dire son opinion est une calamité qui menace d'exploser à tout moment en détruisant l'harmonie du ménage dont elle est la gardienne. Les pensées sont comme des mouches qui viennent roder autour du repas. Il faut les chasser. C'est à quoi elle s'emploie en interrompant les conversations, en détournant leur cours vers n'importe quelle autre direction et de préférence vers un cul de sac :

- On devrait tout de même changer ce papier peint.
- Quand je pense que ce clivia fleurit pour la deuxième fois cette année !
- Si seulement il allait pleuvoir, tout est sec au jardin !

Quand on lui en fait la remarque :

- Mais non, c'est vrai, renchérit-elle, je me disais cela justement.

Par ailleurs je suis un peu déçue ! Comme les grandes personnes qui m'aiment pourtant me devinent mal ! Comme elles me croient superficielle et grossière !

Je serais sage pour ressembler à cette Irène de Betschdorf dont on me vente les mérites et que je ne connais même pas ?

Ou croire que je vais renoncer à une chose que j'aime par pure vanité. Quelle idée !

J'aime bien mieux le plaisir que la gloire de m'en passer.

Vais-je leur dire : Mais que croyez-vous donc ? Je ne marche pas à cela.
Ou encore : Mais je vous entends, parlez donc plus bas ?

Mais non, je fais semblant de jouer et j'écoute passionnément.

L'Univers des grands ?

Quelquefois cependant je ne le supporte pas. Ce que j'entends est parfaitement horrible. Alors je supplie :

- Mais ne parlez pas de ça, j'ai peur !

- Ah, mais laisse nous ! Va jouer. Tu n'as qu'à ne pas écouter.

Mais comment cela serait-il possible ?

Quoi ? Le foi d'une dame a éclaté ?

Un monsieur qui parlait encore, pouf, est mort sans crier gare ?

Comment faire pour ne pas entendre ?

Pour empêcher de descendre sur moi cette chape d'angoisse qui se resserre

Qui exclut peu à peu tout ce que je percevais encore il y a un moment
Jusqu'à l'intolérable ?

Il n'y a pas de remède. Il faut endurer cela.

La plupart du temps cependant les conversations sont anodines, voire répétitives.

J'écoute tout de même.
Je suis fascinée, même alors !

Par les voix
Le débit
Les mimiques
Les étonnants personnages

Et j'imité tout cela pour ma sœur. Longtemps elle me produit en fin de repas ou à tout moment pour sa copine.

Je prends l'habitude d'amuser la galerie.
D'ailleurs dans la famille, tout un chacun en fait autant :

C'est le spectacle permanent.

Tout nous est bon pour nous divertir les uns les autres par le récit de ce que nous avons vu et entendu.

Nous sommes tous des magiciens.

Nous aimons tellement jaser.

Quand c'est la fête parfois personne n'écoute.

Tous parlent à la fois, chacun essayant de couvrir la voix des autres.

Et le bruit que nous faisons nous est musique

Comme crapauds dans la mare

Mais pour l'instant je n'ai pas souvent droit au chapitre
J'ai l'impression que les places sont prises

Et sous mon menton la plaque de la table m'est un terrain périlleux

Alors je réfléchis

Voici cette chose en moi qui pense

Qui n'arrête jamais alors ?

Pourtant quand je dors ?

Que se passe-t-il ?

Est-ce que je perds conscience ?

Non, autre chose

Je ne pense plus

Voilà

C'est ça

Et du coup je ne me rends pas compte pendant que je suis dans le rêve que ce que je vis là n'est pas vrai.

Mon pire cauchemar pourtant n'était pas une chose dont on pouvait dire qu'elle était vraie ou pas.

C'était une abstraction.

Je me disais la nuit : Il faudra que je me souvienn

Mais il n'y avait pas de mots pour cela.

Ce n'était rien.

Ce n'était rien de nommable.

Parfois en observant une araignée j'y pensais

Moi aussi dans ce rêve je brassais l'air ainsi

Comme si je cardais du vent

Moi aussi j'étais entre ciel et terre

A travers des couches d'air, à remonter

Comme elles font le long d'un fil

Où à retomber en chute libre

Mais c'était beaucoup plus organisé, très rythmé, comme de turbines invisibles. Comme si mon corps entier respirait et le Cosmos tout autour avec moi.

Cela exigeait toute ma puissance, tout mon être, aujourd'hui je dirais comme la respiration quand on vous endort à l'éther et c'était très fatigant.

Je n'ose pas trop m'en approcher encore pour le décrire d'ailleurs. Il me semble que si j'y parvenais ce serait insoutenable, comme mon rêve, un cauchemar dont je sortais exténuée.

Dormir était un voyage très hasardeux. J'aurais bien aimé m'y soustraire. Aussi était-ce une préoccupation grave que j'avais là. Je m'attelai à la tâche :

Observer : Comment entre-t-on dans le sommeil ? Je reste éveillée le soir pour voir comment on s'endort. J'attends le sommeil pour le surprendre : Là, ça y est, je ne pense plus. Mais si. Je pense encore que je ne pense plus.

Je m'aperçois au bout de quelques nuits que le passage est occulte.

On perd le contrôle en une seule fois

On ne sait comment

Et c'est comme ça

On ne peut rien y faire

Est-ce le seul passage périlleux ?

Y a-t-il d'autres mystérieuses limites à franchir et que j'ignore tout simplement parce que je suis petite ?

Il y a là ... l'Espace ...

Avec maman j'ai exploré la ville. Avec grand-père la campagne juste autour. Deux ou trois fois je suis montée dans une automobile et nous avons

roulé loin. Sur le petit siège derrière le vélo de papa nous avons été à travers beaucoup de villages jusqu'à la montagne et là-bas nous avons marché.

Mais pour tout cela on quittait la maison par la rue du Château Fiat vers la gauche en direction du château d'eau, la route de Bischwiller et la ville.

Pourquoi empruntait-on si rarement notre rue vers la droite ?

Juste pour aller chez mon amie Irène par le Chemin des Escargots. Par contre si on continuait après la maison des Pikerin qu'y avait-il là ? Au bout ? Une maison à gauche et l'autre à droite. De loin, entre les deux, on ne voyait rien, ni arbre, ni construction. Pourquoi ? Y avait-il un empêchement ?

- Grand-père, est-ce que le monde s'arrête un moment donné ?

- Mais oui, bien sûr.

- Et alors, comment est-ce ?

- C'est fermé avec des planches.

- Bon.

C'est à peu près ce qu'il m'avait semblé. Donc la rue du Château Fiat vers la droite se terminait par *le bout du monde*.

Par ailleurs comment faisait-on pour être là un jour ? Comment les petits enfants naissaient-ils ?

Il me semblait que par là j'avais des informations assez satisfaisantes.

La cigogne se chargeait de les apporter précautionneusement. Elle les prélevait auparavant sur l'eau de la Fontaine aux Bébés. Certains cependant avait été achetés au MAGMOD à Strasbourg.

Par contre, en ce qui concernait les bêtes, j'étais loin de tout savoir :

Les poules pondent des œufs qui contiennent les poussins. D'accord.

- Grand-père, est-ce que les ânes pondent des œufs ?

- Bien évidemment.

Silence studieux.

- De très gros œufs alors ?
- Bien oui, des œufs d'âne.
- Bon.

Quant au Lapin de Pâques, c'est complexe. Il pondait non seulement des œufs coloriés et en chocolat mais ... Il y avait à son sujet des points qui restaient obscurs alors que j'avais déjà élucidé pas mal de choses à son sujet. Par exemple je me suis rendu compte du fait qu'en réalité ils étaient plusieurs. Ça c'était très net car quand je trouvais un nid au jardin, on me disait:

“Ça c'est le Lapin de Pâques de tante Marie
ou ça c'est celui de grand-mère et grand-père”

et par la suite je devais les remercier les uns et les autres.

En somme chaque adulte avait le sien et qui pondait sur son incitation.

Bien évidemment pour le grand jour ils pondaient non seulement les œufs mais toutes sortes de friandises. On trouvait d'ailleurs au jardin de petits bouts de papier froissés et maculés de bleu ou de jaune dont ils s'étaient essuyé le derrière.

Par contre d'autres points restaient obscurs. Par exemple ma sœur avait eu un vélo !

- Dis grand-père, mais comment le lapin a-t-il pu pondre le vélo de Guite ?

C'est un très gros lapin alors ?

- Oui, bien sûr, c'est un Lapin à Bicyclettes.

Long silence.

- Mais ça doit lui faire très mal !
- Le guidon surtout ?

Heureusement mon grand-père savait toute chose au monde !

C'était d'un grand confort

Plus que cela

Quelle assurance me venait de sa tranquille présence

qu'aucune question ne prenait en défaut, jamais !

7

Le feu

RESPONSABILITÉ

Mais grand-père a beau être un puits de sciences et entretenir des relations privilégiées avec les grands de ce monde, le Père Noël, le Lapin de Pâques et l'Homme de Fer à Strasbourg, quelque chose m'insécurise fort à son sujet.

Quand nous quittons la maison pour nos belles promenades, il me dit :

“Nous allons où tu veux. C'est toi qui guides.
Donne moi la main.”

Il pense, là, me faire un grand honneur. Et c'est vrai, je suis riche comme personne. En somme il se donne à moi tous les soirs à l'occasion de cette promenade.

Pourtant quand le bleu du ciel se fait plus dense au dessus de Haguenau
Qu'on me fait mettre mon gilet
Que d'imperceptibles signes annoncent le soir
Encore que les façades de la Grand-rue baignent de lumière dorée
Mais que, déjà, derrière la grille de la caserne on sonne le clairon
Et que parfois, juste, on relève la garde
Je serre sa main plus fort
Le long de la rivière les buissons tantôt ont jeté des ombres bien noires
Et sous l'étroite passerelle, la Moder, gracieuse à midi
Semble au soir opaque et menaçante
Son parfum insidieux
Et la petite chute d'eau bruyante
Même la place du Marché aux Cochons
Où je m'attarde volontiers
Pour me balancer sur les lourdes chaînes qui pendent de plot en plot ...

“C’est moi qui guide ?”

Eh bien, vite alors

Là devant nous traverserons le square du Château d’Eau

Senteur obsédante du buis coupé

Les lilas exhaleront leur parfum violet dans le soir

Et le jasmin ...

Vite, rentrons

MARGINALITÉS

Aujourd’hui, après tant d’années j’écoute ...

Je peux entendre près du kiosque la voix de ma mère.

En effet, n’y avait-il pas hier ici un homme ?

Un vrai, couché dans le caniveau ?

Le visage tuméfié

Et qui balbutiait

Sa main décrivant une vague chose en l’air

J’avais voulu m’arrêter et ma mère m’en avait empêchée.

“Passons. Cela ne nous regarde pas. On ne s’arrête pas pour voir ces choses.”

Ah, ouiche

Peut-être

Mais c’est déjà fait

Je l’ai vu

Elle est en moi l’image

Et ce n’est pas un rêve

Bientôt il fera nuit.

Je suis bien petite

J’ai quatre ans ou cinq

Si c'est moi qui guide ...

Il ne sait pas, grand-père que je suis scrupuleuse. Moi non plus. Mais je me sens parfaitement responsable de lui et je rêve la nuit qu'en passant sur le petit pont, il tombe dans la rivière.

Je me suis mise à faire ce cauchemar après l'incident suivant.
Avions-nous des souris ? Sans doute. Ma sœur en avait très peur. Moi pas. Et je n'en étais pas peu fière. Petite satisfaction d'amour propre : Je me sentais bien protectrice du haut de mes cinq ans quand cette grande jeune fille se hissait sur la table, les jambes relevées et me criait :

“Chasse là, chasse là, elle est là, là, oui, là.”

Quand l'incident se reproduisit mon père s'enquit d'un piège. Il en trouva un et je survins à la cuisine, je ne sais à quel moment de l'épisode.

La souris était-elle déjà prise ? Ou me l'expliqua-t-on si bien que je crus la voir. Qu'importe, si elle n'y était pas, elle y entrerait tout à l'heure, c'était tout un.

C'était un piège particulièrement sournois puisque la souris attirée par l'odeur de l'appas, en l'occurrence un petit bout de lard, devait avancer sur une étroite passerelle de grillage vers une trappe d'où elle tomberait dans un récipient d'eau pour s'y noyer.

J'étais horrifiée d'autant plus que les petites souris me paraissaient bien mignonnes. Ce qui me troublait surtout c'est que l'appareil en soi me plaisait plutôt.

D'ailleurs n'avais-je pas vu auparavant ce piège au grenier ? Il me semblait l'avoir déjà touché sans savoir ce que c'était ? Peut-être même m'étais-je demandée comment je l'utiliserais dans mes jeux ? C'était comme une petite maison, il y avait innocemment la porte, le couloir et, brusquement ce qui se révélait être une trappe.

Partant de là, pourquoi au soir d'une belle promenade mon protégé ne tomberait-il pas, lui aussi, du haut de la passerelle dans la Moder pour s'y noyer ?

Le petit pont grillagé du piège et celui de la rivière n'en firent plus qu'un dans mon esprit.

JOUETS

Je jouais à l'époque avec des objets dont certains étaient à peine moins problématiques, jouets un peu défraîchis, cassés bien avant moi et qui voisinaient avec ceux qui m'avaient été offerts dès leur naissance et dont j'étais le premier possesseur.

Seul survivant, d'un théâtre de marionnettes englouti, un Polichinelle vert en était le plus étrange.

Sa robe sentait l'âtre, à m'en tourner finement l'humeur, odeur de poussière, de chose ancienne...

Son chapeau de gendarme inamovible au dessus des yeux farouches et sa moustache noire le rendaient inapte, totalement, à recevoir mes tendres soins.

Par ailleurs comment pouvait-il avoir l'air si vivace alors que sa robe vide clamait sa surprenante inexistence ? Méfiance. J'évitais d'y introduire la main pour lui prêter vie et je n'aimais pas qu'on le fît. Quoique d'autres jouets fussent aussi déteints et au même stade de décrépitude que lui, il avait un statut à part, comme les nomades qui quelquefois sonnaient à notre porte.

C'étaient de grandes Gitanes qui vendaient des bobines de fil ou des paniers. Elles récitaient sur un ton impersonnel une litanie d'où il découlait qu'elles avaient un mari sans travail et des enfants malades. Elles penchaient sur ma mère, la tête un peu de biais, un visage de malheur figé. Elles semblaient ne rien espérer par là, toutes concentrées qu'elle étaient sur le débit de leur voix qui s'accélérait, un peu comme si elles avaient tenu là une perceuse à l'efficacité redoutable.

Mon père essaya de raisonner ma mère qui croyait dur comme fer qu'en réalité elles pouvaient très bien avoir le projet de m'enlever. Qu'avait-elle bien pu me dire pour m'inculquer sa hantise ?

Toujours est-il qu'elle avait réussi à me terroriser si j'en crois ce souvenir datant de la même époque :

Après confection de je ne sais plus quelle pâtisserie, j'obtins des femmes qu'on me cédât la casserole ayant contenu le chocolat. Il en restait sur les parois. J'y ajoutai un peu d'eau et à l'aide d'un pochon je tentais de le diluer. Sans doute m'avaient-elles vivement expulsée de la cuisine pour la nettoyer. Si bien que pour faire ma petite affaire je me trouvais installée sur l'escalier du grand corridor où nous rangions nos bicyclettes. Il était fraîchement lessivé et afin qu'il séchât plus vite on avait ouvert d'un côté le battant vers le jardin, de l'autre, l'étroit et haut carreau grillagé qui donnait sur la Rue du Château Fiat.

J'étais bien absorbée quand soudain, amplifiée par le grand corridor sonore, j'entendis la voix traînante d'une Gitane. Je me retournai vivement vers la lucarne grillagée. Là, ha, les yeux noirs de Kohl, le visage au teint mat sous la mèche échappée du foulard. Je poussai un hurlement de terreur et me ruai à la cuisine. Ce n'est que plus tard qu'on trouva sous un vélo la casserole que j'avais jetée à toute volée et bien plus loin le pochon.

A midi mes parents parlèrent de l'incident. Mon père, comme maintes fois déjà, évoqua la Hongrie, les extraordinaires orchestres tziganes, le bonheur qu'il avait eu de les entendre, de voir cela et de l'insigne plaisir qu'il avait eu un jour qu'on lui confiait le rôle de premier violon.

Il était intarissable. J'écoutais avidement. C'était un rêve qu'on me donnait là, tout un pays lointain. Ainsi ils venaient de quelque part ? Ils étaient des gens et non pas des apparitions, des matérialisations momentanées comme il s'en fait dans les contes de fées ?

Et ils avaient des enfants : des petits garçons au visage un peu maculé qui offraient à vendre des champignons délicieux comme les " Furel Huhn " ou les chanterelles. Ma mère pour qui un enfant d'où qu'il vienne ne pouvait être qu'un

petit roi, les attendait en automne avec sérieux comme de jeunes commerçants apportant une denrée prisée.

Il y avait bien là aussi des hommes roux au visage osseux, aux pommettes saillantes, aux grandes moustaches et à la voix gutturale qui proposaient l'aiguisage des couteaux et la réparation des parapluies. On les disait Yénich, les vanniers. L'un d'entre eux ramassait les chiffons et la ferraille.

“Lou..ou..ou..oump, Alti..i..i..iesse”

psalmodiait-il les jeudis matins et ma tante courrait :

“Dépêchez-vous, c'est le *Loumpemann* .”

Il avait une place toute spéciale dans mon esprit. Il était une voix, un son familier, comme le carillon des églises ou l'accent du clairon et sa face plombée s'inscrivait dans un bonheur paisible où chaque chose était à sa place. J'y ajouterais, matinale et régulière, la carriole du laitier, le froissement des moyeux cerclés de fer sur les pavés au pas cadencé du cheval, les arrêts et le choc des bidons sur les rebord de fenêtres.

L'ordre et le désordre

Loumpemann appartenait aux deux

Et les petits vendeurs de champignons aussi

Mais gitans et vanniers, pour moi, c'était la démesure, le tout autre versant des choses, et aussi une question posée

Étrange vie de la hanche sous

Les jupes qui flottent

Et répandant l'odeur de feux de jardin

Les hommes en leur habits de nécessité

Braise des yeux à l'étroit du sourcil

Et le parler

Vif et pénétrant

Comme sauge coupée

Subtile inquiétude
Comme une tentation
Un appel ...
Curiosité ?
Pas seulement

J'avais pourtant une peur réelle des vanniers
Au verbe fulgurant et rauque
Qui, disait-on, battaient leur femme et se provoquaient au Schlantzer.

Et quelque part la marionnette gendarme à elle seule évoquait cette menace, la puissance sourde, le potentiel, d'un pays à part, irréductible enclavé dans l'Univers de nos jouets.

Je dis les nôtres car, bien sûr il y avait là les restes désaffectés des jouets de ma sœur mais aussi des témoins d'un temps plus ancien.

Je m'étais enquis de ses origines, ma mère prétendait qu'elle l'avait héritée dans le même état : sans tête, une grande poupée qui avait l'avantage de tenir debout sans tomber. Corps prothèse pour une tête absente, elle écartait avec élégance ses bras articulés et ses mains expressives. Ses jambes faisaient "ouch, ouch" quand on les tournait dans le bassin bien formé. Elle n'avait pas d'habits. A quoi bon ? Et luisait, laiteuse, de son corps insolite.

On lui fit poser une tête pour mes huit ans avec des cheveux de ma mère et elle fut alors aimée très tendrement.

Elle attend au haut de mon armoire, inusable et nous survivra.

Il y a ainsi des objets un peu effrayants, des sortes de messagers intemporels.

Un autre était une "Puppenstub": une chambre de poupée. A vrai dire elles étaient deux, attenantes, désaffectées, aux papiers peints lugubres de maison de maître, striés de bas en haut de guirlandes de rose sombres, les meubles gisaient épars, bruns en taule laquée, fort bien imités, des chaises à dossier rond, une table ovale, un buffet tarabiscoté en autel chinois, un canapé aux coussins arrachés qui tenait encore debout mais surtout une petite horloge dorée sous son globe de verre que je conserve toujours dans mon buffet à jouets.

Je ne peux pas ne pas citer ces objets, étranges, épaves d'un autre temps qu'une marée avait apportés jusqu'à moi et avec lesquels il me fallait composer. C'étaient en somme les monuments historiques que je me devais de respecter. Bien sûr, personne ne m'y obligeait. Ils étaient par eux-mêmes vénérables. Peut-être aussi sentais-je qu'ils l'étaient pour maman, pour tante Marie auxquels ils avaient sans doute appartenu aussi ?

J'avais là comme un rendez-vous avec elles enfant et j'en tirais comme un sentiment d'éternité. Ce m'était une douceur étrange comme de voir pleurer mes parents le soir de Noël un parent qui n'était plus là ou de les entendre dire :

“Gâtons le pendant qu'il est encore temps !”

Quelque part je touchais, là, un peu l'Histoire. Par la suite ce sentiment s'atténua quand je sus vraiment jouer. J'étais alors trop entraînée par mon rêve, par mes inventions. Mais justement dans ces premières années je passais de longs moments simplement assise par terre au milieu de tout cela. Je m'amusais un peu dirait-on, je ne jouais pas encore. Et ces objets anciens me parlaient fort.

Autre chose était mon jeu de construction.

C'était un jeu d'architecture, peut-être inspiré des habitats Loucheur. Mon père parlait beaucoup de cela. Je ne sais pas ce qu'il en disait mais c'était un concept qui l'occupait et je passais de longs moments dans la chambre commune le soir qui nous réunissait autour de la table ronde, à reproduire ces maisons modèles. On pouvait même construire un château. Où ai-je laissé ce jeu de cubes que j'aimais beaucoup ? Je sens encore pour les avoir léchés, la lisseur de leur peinture blanche et, au toucher, la différence avec les fenêtres et portes bleu vertes en papier qui y adhéraient. J'assemblais deux toitures roses en un coquillage improvisé et je les faisais glisser l'une sur l'autre pour en goûter le grincement.

J'ai toujours aimé détourner les objets de leur usage pour les assembler différemment. C'est là un plaisir à facettes. Je jouissais dans le cas présent au moins d'une triple juxtaposition.

D'une part c'étaient des toits, un peu plats pour couvrir un oriel ou une fenêtre en corniche, d'autre part ils évoquaient une fleur, par la forme et la couleur car ils étaient trifoliés et rosés parmi les autres toits de mon jeu, à deux pans et rouges carmin. Puis comme une bouche qui se ferme, je les réunissais en un coquillage qui tenait si bien dans ma main Je pouvais tout juste la refermer entièrement sur lui.

Enfin ils libéraient ce son râpeux et frais, comme de semelles de bois en été ...

Quel luxe !

J'ai toujours ce plaisir.

Mon ancienne cuisine est carrelée de grès. Pour suppléer au manque d'éclairage j'ai laqué de blanc ce carrelage sombre. Les morceaux de dalles cassées sont azur, certaines mauves.

Je jette là dessus un petit tapis à franges sombres. Tout près luit le coffrage immaculé de la baignoire qui s'ouvre en maison de Casbah

Fraîcheur, chaleur, ombre, lumière : galets du ruisseau. Oh, et les fenêtres ouvertes sur les pots de primevères neuves égayant la courette obscure !

Pendant des jours je puise à l'heure des repas depuis la cuisine en contrebas un bonheur que j'ai connu sous des yeuses en Provence à midi où à Biscra, la nuit.

*Je feuillette mon passé comme cartes à jouer ou comme
on choisit dans une boîte un bonbon :*

Celui-ci ? Non

Tout à l'heure peut-être

Celui-là ?

Je n'ai pas envie de douceur

Celui-ci peut-être ...

Madame Samprun

Je n'ai pas la mémoire des noms et cependant j'ai gardé la saveur de ceux de mon enfance.

“Madame Samprun”

Il était succulent à ma bouche comme fruit chauffé au soleil.

Nous sommes rentrés un soir de la baignade, ma sœur et moi et j'ai raconté là, au souper, qu'il y avait eu à la piscine une dame en couleur. Jamais je n'avais vu cela, personne, jamais et pourtant j'en connaissais du monde, n'avait des ongles des mains et des pieds tout rouges et luisants. Elle se dorait au soleil sur une serviette de bain, elle riait, des jeunes hommes debout près d'elle s'entretenaient avec vivacité. Ma sœur et son amie avaient choisi l'endroit où poser notre serviette sur l'herbe grillée de soleil. J'avais couru sur les dalles espacées qui brûlaient les pieds mouillés tant le soleil les avait chauffées, j'avais couru, je venais m'affaler près d'elles. Et là je cherchais ce qui les occupait et je la vis.

“C'est madame Samprun”, dit ma sœur.

Voilà un nom que j'avais entendu souvent. Elle avait un magasin de laine et vendait aussi les perles. C'était là tout un luxe qui allumait nos convoitises.

Mes premières aiguilles à tricoter étaient grosses et bleues, courtes, pointues aux deux bouts, en celluloïd. Je les suçais volontiers. Elles avaient un goût délicieux, un petit peu sucré. Je les suçais, je les regardais, je les suçais encore et puis un jour ma sœur m'apprit à tricoter. La laine était douce, un peu épaisse et jaune poussin. Avais-je la varicelle dans mon lit ? Non il me semble que nous étions debout dans un couloir ouvert sur le jardin au soleil. Je me vois monter les mailles agitant mon pouce avec dextérité. Ciel que j'étais grande ! Madame Samprun vendait la laine.

“Bon, c’est simple, je passerai chez madame Samprun”

Et voici cette dame fort dévêtue, allongée là et qui avait de si beaux pieds qui brillaient au soleil !

- C’est beau maman. Comment fait-elle ?

- C’est dégoûtant dit ma mère en soufflant d’aversion. Ça me répugne.

- Vous ne devez pas roder autour d’elle. C’est vrai, dit-elle à mon père. Ce n’est pas une femme convenable. On ne sait jamais.

Mon père se tut.

- Mais oui, dit ma mère à la cuisine à voix basse et les voix basses ne l’étaient jamais assez : C’est une femme qui a eu des aventures, il y a là cette histoire ...

Ah, comme elle m’intéressait, je la revis dans mon esprit. C’était, comme ça, une femme qui a des aventures ! Elle était toute dorée, comme du chocolat au lait. Sa bouche était de couleur aussi. C’est dégoûtant, avait dit ma mère. Quoi donc alors, c’était si joli ?

Mon père n’avait rien dit et pourtant, je l’avais senti, il ne partageait pas son avis.

“Isch a güed Mäd”, faisait-il dans ce cas, comme on retire entre pouce et index une mouche tombée dans un verre d’eau :

“Bof, bonne fille tout de même ! ”

Ah, quelle faille dans l’Univers !

Je pensais aux messieurs qui l’accompagnaient.

“Elles rendent les hommes fous avec ça !”

avait dit ma tante Marie.

Nous n'en parlâmes plus. C'était madame Samprun qui vendait la laine. Mais quelque part je gardais dans mon esprit comme un bouquet de coquelicots ou un panier de pêches abricot.

J'y pensais quelquefois quand je la revis et c'était, parce que ma mère ne l'aimait pas, comme si la couverture du monde eut été un peu courte pour la couvrir aussi.

8

Le temps se gâte

LA RADIO

Ma sœur a reçu un gramophone.

C'est une petite valise couverte de moleskine grise, un jouet offert par sa marraine Alice, infirmière à Paris.

Nous n'avons pas de disque. Mon père veut bien nous prêter le seul qu'il possède, offert par un correspondant japonais. Lui-même n'a jamais pu l'auditionner jusqu'à ce jour.

Déjà je connais la radio. Elle est devenue un complément de notre vie, une sorte d'enclave à notre famille. C'est un grand meuble en bois verni, un cube brun. S'il était vide je pourrais m'y accroupir. J'ai vu d'ailleurs qu'il ne contenait pas grand chose : juste quelques ampoules, on disait lampes, argentées.

Par devant il est tendu d'un tissu brun retenu par une dentelle de bois sombre. En son milieu s'allume comme un petit guichet. Comme une grande bouche carrée de marionnette en bois. Elle contient une langue de papier qui s'enroule sur un tambour et défile derrière un fil rouge. Mon père y a inscrit des noms, celui que je préfère est ANDORRE. Il y a aussi MONTE-CARLO. La radio grésille et crachote, parle et chante du nez. Mais, pensez donc, les sons viennent de si loin, c'est normal.

On peut y entendre des langues extraordinaires, même le Hongrois. Je les écoute, ce sont comme des échantillons de tissus, certains grenus, hauts en couleurs, d'autres soyeux, chatoyants :

“Hayas Reydio Laxembarg”:

C'est ma langue préférée.

Quand mon père a trouvé la station, c'est du Français. Il y a *la leçon de piano de Monsieur Toto* mais on peut entendre en Alsacien : *No het de Ferele gseit.*

“La leçon de piano de Monsieur Toto” est un feuilleton. Monsieur Toto, titi parisien à la voix nasillarde, barbouille son piano de confiture et enseigne à son professeur des chansons égrillardes :

“Quand je vois une jolie jam..am..ambe
Moulée dans un joli bas
Djoubla, djoubla ...”

“Allez monsieur Toto, reprenez ...”

Et la petite lucarne lumineuse est une brèche
Une trouée
Nous sortons par là
Même la nuit
Sur des Univers de lumière blonde
On entend des oiseaux
Quelque part il fait jour.

TOURMENTS

Mais c’est aussi par ce trou qu’entrent dans notre maison les choses qui énervent mon père. Il est penché sur l’appareil avec grand-père le soir et ils ne sont pas heureux. Ma mère ne veut pas qu’ils écoutent cela quand on mange. Ma grand-mère non plus. Elles sont d’accord là-dessus. “Met dem Radio !”

“Ah ce que j’en ai assez de cette radio !”

dit ma tante Marie. Les hommes insistent. C’est comme un match entre eux. Mais le fait est là : La petite lucarne est une sorte de grille d’égout d’où montent chez nous des miasmes, des voix stridentes, vitupérantes.

Ma grand-mère a peur, ma mère aussi et ma tante et ma sœur. Devant elles les hommes font les farauds. Mais en leur absence ils sont graves.

Je rêve la nuit que je tourne le bouton pour l'éteindre.
Aucun résultat.
J'essaie encore
Je n'y parviens pas
Je jette la radio par terre
Rien n'y fait, elle parle encore
Je la trépigne : je réussis à la mettre en morceaux
Pourtant elle joue, la radio.

Ah quel cauchemar !

J'ai la certitude que sans elle nous serions heureux.
Car encore en étions nous au stade où je pouvais imaginer que c'est elle qui l'inventait, celle dont personne n'osait parler, la guerre.

Or voici qu'un nouvel appareil avait fait irruption dans notre maison. sur la table de nuit, dans la chambre de ma sœur sous forme d'une petite valise anodine.

Elle était muette pour l'instant faute de lui appliquer une pièce importante qui la fera parler, chanter, je pense. Mon père voyant là l'occasion d'auditionner le disque envoyé par son correspondant nous prêta l'objet. J'ai oublié sa forme et sa couleur effacés par la terreur qui allait s'emparer de moi. Nous introduisîmes la grosse aiguille dans le manche. Mon père enclencha la manivelle et remonta le mécanisme à fond.

C'était un moment historique. Ma mère était accourue pour en jouir :

Des craquements légers se firent entendre puis des sortes de grognements sourds comme de quelqu'un qui a très mal aux dents, puis, pire, des gémissements, atroces. Je me mis à gémir aussi en m'agrippant à mon père. "Non, non", hurlais-je. Rien à faire : Des gens se plaignaient là, atrocement étouffés dans la boîte. Je me mis à hurler. On m'évacua dans la

chambre attenante où ma mère me rejoignit. A travers la porte parvenaient toujours les sons plaintifs.

Il se commettait là une atrocité. Il fallait ouvrir la boîte et libérer ces personnes. C'était une sorcellerie. Je connaissais cela très bien, par les livres de contes.

Je hurlai longtemps.

“Mais non, c'est du Japonais.”
me dit mon père.

J'étais imperméable à toute explication. J'avais ma certitude. On avait gémi là, c'est sûr. Je savais déjà qu'on m'avait menti quelquefois.

LE DENTISTE ET LE BON DIEU

On m'amena chez le dentiste. C'est du même ordre. Quand, assise je me vis entourée des instruments de torture les plus raffinés, que l'homme en blanc voulut introduire dans ma bouche une aiguille pointue et des fraises électriques en pleine action, je me débattis à fond en hurlant le plus fort que je pus. Mes parents m'y reconduisirent encore une ou deux fois. Je tins bon. Après quoi le dentiste nous demanda de ne plus revenir.

Je souffris. Je mangeai de l'autre côté.

Petit à petit j'eus avec mon mal des prévenances, des arrangements et, plus tard, s'installèrent entre Dieu et moi à son sujet de curieuses spéculations.

J'ai alors neuf ans. Les Allemands ont envahi la France et je suis en train d'apprendre le catéchisme de Luther dans le texte. Je ne sais plus comment j'en déduis que Dieu est teuton.

Rien à voir avec le doux Jésus des femmes en alsacien :

“Cher bon Dieu rends moi pieuse
Afin que j’entre au paradis”

ou encore

“Je suis petite, mon cœur est pur
Personne ne peut y demeurer
Sauf toi, Jésus. Amen.”

Mon pasteur, alsacien comme nous pourtant, est sévère. Il faut savoir par cœur des règles et des cantiques et il prêche en noir du haut de la chaire. Ma mère le craint un peu. Il m’a flanqué une baffe et donné un coup de pied au derrière de Ridinger qui est allé cogner du nez dans la porte. Bref, c’est autre chose. On ne blague pas.

Je deviens pieuse et soucieuse.

Ce qui ne m'empêche pas de lire en cachette “Bécassine” et “Bicot et les Rantanplans” dans la langue interdite depuis peu.

Si le mal de dents survient un ou deux jours après le délit, il ne me semble pas impossible que ce Dieu-là se venge ainsi de ma désobéissance.

Mais j’anticipe.

Et c’est bien malgré moi.

J'ai beau différer, j'ai beau vouloir prolonger ce moment de ma petite enfance, tout compte fait, tellement doux par rapport à ce qui va suivre.

C'est comme si je voulais de mes mains empêcher l'eau de s'infiltrer par quelque interstice à travers un mur. Derrière, une masse si colossale s'est accumulée, haut, haut pour un barrage qui rompra inévitablement.

9

Sursis

Pourtant les jours sont là encore bien tièdes.

Pas tant que cela pourtant car je vais à l'école :

Ma mère blanchit mes sandales en toile. C'est un produit qui sent mauvais. Puis on les sèche au soleil sur un journal : Je ne les aime pas. Mais c'est ainsi, on n'en fait pas d'autres. Les semelles larges me font de grands pieds. Une languette séparant le dessus en deux méchantes lucarnes oblongues vient s'enrouler sur une lanière de tissu munie d'une boutonnière.

Elles sont raides après séchage et d'enfiler le petit bouton noir est une sorcellerie qui nécessite quand elles sont neuves, un tire lacet qui n'est jamais sous la main. Quand elles sont usagées le trou devenu trop grand refuse d'adhérer au méchant œil noir. Bref, les enfiler le matin ne prédispose pas à la bonne humeur.

Il faut croire que mon père n'est pas mieux loti. On l'entend pester une chambre plus loin contre un col raide d'amidon qui ne veut pas accepter le petit bouton qui le reliera à la chemise. Travail qui se fait derrière la nuque, la tête repliée, menton sur la poitrine, les coudes pointés en l'air et qui s'interrompt par le fait que le misérable bouton saute au loin pour rouler très loin, le plus loin qu'il peut sous une armoire. Je passe sur le porte chaussettes qui n'a d'égal que mon *Leivel* où s'accrochent culotte et bas. Comptez en sus les guêtres de laine que retient un élastique passé sous la semelle de la chaussure et par dessus les terribles *snow-boots*.

Ajoutez, côté dames, le corset lacé et l'appareillage des jarretières.

Il fallait être un fin expert pour s'habiller et de savoir qu'on portait sur soi tant de choses compliquées ne vous incitait pas à la simplicité.

Mes sandales, ma blouse beige, portant, brodé de rouge, mon joli nom, je vais à l'école.

Fini le joli temps de la salle d'asile où nous achevions d'être des petits sous le lumineux visage de tante Sophie. Qu'importait la salle enfumée, trop haute et trop grande où nous étions si nombreux. Nous étions connus, aimés et si tendrement dirigés. Merci, ah merci donc !

Je voudrais tout rappeler pour empêcher que le temps ne prenne à jamais quelque bribe du tissu de notre vie car, n'est-ce pas, nous avions cela en commun tous mes petits camarades croisez-les-bras-un-doigt-sur-la-bouche.

En commun
Comme mirabelles sur un gâteau
Nous avons eu cela
C'est à nous

Si je le sauve
C'est encore là.

*Comme je voudrais hausser
Monter ici à l'abri le doux visage de mon père
Car il lui arrivait d'enlever ses lunettes
De se frotter le front et les tempes
Et son œil était si vulnérable alors
Sous les paupières tendres
Ah que le souci nous broiera
Comme la vie va nous mâcher
Comme nous allons être commis
Salis, mis à l'épreuve et déchirés*

Pourtant ils sont là les visages de nos amis.

Celui de Madame Blumenroeder

Pâle toujours

Peut-être parce que les yeux noirs et les sourcils auraient appelé un teint de brune?

C'est elle qui émerge en premier

Son visage, un peu défait par l'âge

Mais si doux

D'une pérennité si grande

La voix avait de petits roucoulements tendres

Et sa poitrine s'entourait d'un gros renard sombre d'où pendaient deux petits glands qui caressaient mon visage quand elle se penchait sur moi pour m'embrasser.

"Ah" était le début de toutes ses phrases.

"Ah, je suis dans un moment si difficile"

Ah, répétait mon père, Frau Pfarer est dans un moment si difficile.

Il ne se moquait pas vraiment, non, il jouait la scène sans l'alourdir, il excellait en cela. C'était même une sorte d'hommage qu'il lui rendait car il aimait la douceur et la féminité.

Ah elle portait un chapeau mou dont s'échappait une kyrielle de bouclettes très fines

Elle était petite et grassouillette

Et je la trouvais séduisante

Comme une pensée violette au cœur jaune

Ou bleue à cœur rouge

Toujours nous la saluions sur fond d'église gris granit

Car ma mère attendait sur le parvis qu'elle sorte pour aller vers elle.

Je farfouillais dans les manteaux autour de moi à hauteur de poche et de sac à main.

Il y avait à attendre là l'Oncle Louis. C'était un frère de grand-père Juncker et sec comme un sarment. Il partageait avec sa sœur Lina sa haute taille, le nez aquilin, la silhouette sèche et les doigts incroyablement noueux. Comme elle, il avançait un peu le pavillon des lèvres, avait le même regard gris et transparent sous les sourcils fournis comme s'il voyait au travers des choses et par delà comme je l'ai vu faire à certains grands fauves en captivité, comme si on n'avait pu emprisonner que leur corps mais que leur âme fût restée là-bas sur fond de steppe et de brousse où regardaient leurs yeux constamment nourris et déportés.

C'est vrai qu'ils venaient des grands espaces, libres, du *Forst*, Louis et Lina, nés là-bas et leurs sept frères et sœurs, grandis, venant à travers la forêt pour l'école tous les matins sur sept kilomètres par neige et beau temps. Louis à la retraite, à quatre-vingt ans faisait ses dix kilomètres en forêt tous les jours et ses mains avaient la consistance de sa canne pour marcher. Il sifflotait sous sa moustache étrangement haussée sur les pommettes au dessus des joues caves. Aimait-il plaisanter ? Je ne sais pas. Il riait volontiers. Il me semble plutôt qu'il riait d'aise. Sa sémillante cousine Lortz lui gardait une place à l'église et il la raccompagnait un brin avant de rejoindre sa fille Suzanne, laide et sympathique qui tenait leur ménage.

Suzanne était, je ne sais pourquoi, la prose faite femme. Ce qu'elle disait n'était ni plus ni moins intéressant que ce qu'elles disaient toutes mais elle laissait tomber sa joue si radicalement pour parler comme si elle disait : je ne souris pas, pas la peine, je suis moche. Non pas qu'elle en aurait souffert. Non, simplement, en femme pratique, c'était une économie. Ce qui ne l'empêchait pas de trouver drôle ce qu'elle disait et d'en rire de bon cœur. Je regardais avidement son teint de cuir sec et j'imprégnais en moi son visage. Elle était réellement unique, comme une vilaine clé, un objet d'usage, ce que la casserole est à l'assiette, le torchon à la serviette. Une femme de cuisine. Sa voix sans relief enfilait les mots en un long ruban obstiné. D'une

voix gutturale elle modulait les syllabes avec exactitude du pavillon avancé de ses lèvres et les mots lui tombaient de la bouche précisés comme des objets.

C'était avec ma mère, chez elle, dans la pénombre des volets toujours mi-clos comme si j'assistais à un tissage, une sorte d'artisanat du langage. Je ne sais rien de ce qu'elle disait. Je n'ai retenu que l'outil de son parler.

*De quel cœur doré ai-je approché pour que me
poursuive dans le jour sa luminescence et que
viennent à l'entour, familières, les âmes de mon passé
lointain d'enfance ? Comme une tiédeur, un parfum
du soir en été et de confiance versée à mon cœur
dénudé ?*

J'avais donc perdu cela ? Est-ce le visage de l'enfance ?

Non point, puisqu'il m'arrivait en courant de tomber par terre et de me faire très mal.

Quel scandale ! Ce coup à la tête, brutal, inattendu qui n'avait de racine que les cris de ma mère :

“Attention, tu vas tomber !”

et que j'entendais même quand j'étais seule.

D'où nous vient dans l'enfance ce profond sentiment d'injustice devant la souffrance ?

Je jouais si bien et voilà

J'ai mal

“Je te l'avais bien dit, tu n'as qu'à ...”

Ah et cela en plus ...

Non, ce n'est pas la couleur de l'enfance

C'est celle de la confiance

Comme bassin qui doucement s'épanche

La coupe de la confiance

Bue à même l'amitié

Visages qui venez autour de ma recherche

Visages à aimer

Madame Hænnel ?

Non, ce n'était pas la beauté

C'était autre chose
Petites lunettes à la Schubert
Nez retroussé
Yeux gris cerclés de bleu, si doux,
La peau ingrate et blanche
On ne se maquillait pas
Des lèvres sans couleur
Mais quel sourire !

A vrai dire, ce n'est pas qu'elle souriait, c'est que ses pommettes étaient toujours relevées et sa lèvre, par la bienveillance et l'aménité de son caractère.

Il me semble qu'un petit goitre lui soulevait le menton.
Elle avait presque ma taille tant elle était petite. C'était une personne intelligente. Je savais cela. Je me sentais vue comme sous une lampe bienfaisante. Tout en elle me semblait gris et doux. Je sentais que je devais son attention à l'amitié qui la liait à mes parents, l'estime, le partage des intérêts communs.

A savoir : la démocratie, le souci de la paix, l'union des peuples, l'Espéranto, peut-être la musique.

Car j'ai eu cette chance de n'avoir pas à rougir de mes parents. Ils se sont appliqués. Mon père s'est quelquefois trompé de chemin, il avait aussi des inimitiés, des rancœurs, ma mère, aucune. Mais il cherchait la voie, Dieu, quoiqu'il y eut entre lui et son but comme un muret que je sentais aussi entre lui et moi.

Que Dieu ait son âme !

Ses soirées allaient à l'Espéranto, à la "Mandolinata" où le suivaient ma mère et ma sœur.

Quand à moi, j'étais comme un coureur qui ne verra pas le but.
Car la guerre vint tout interrompre avant que je n'aie l'âge de les rejoindre.

Je suis à tout jamais restée extérieure à ce qui les passionnait.
C'est comme si j'étais tombée hors de la jeunesse de mes parents et de leur

vie sociale car la guerre les arrachera à ces cercles où ils avaient grandi, vécu leur adolescence et leur vie de jeune couple pour aller habiter pourtant à quelques kilomètres seulement, les pays du soucis.

Il reste cependant dans ma mémoire une ou deux silhouettes d'hommes qu'ils aimaient.

Celle
Longue et sèche
De Monsieur Ottnat en *niggerbogger*
A bicyclette
Ses cheveux gris
Tout son être
Sa voix
Son regard
Tout en lui était frais
Comme une cascade de montagne

Et Monsieur Houtmann, grand, massif
Au beau visage jovial et doux
Luisants dans l'ombre, les grands yeux noirs
Pleins d'émotion
La voix chaude, cuivrée que j'attendais
Car elle avait des accents navrés de douceur
Comme certaines fleurs du Larzac
D'un bleu tel qu'il devient invisible
Comme si par là il traversait
L'herbe sombre pour un ailleurs céleste

Que faire de ces deux silhouettes ?
Je ne sais pas.
Elles sont là
Comme deux arbres à l'orée de ma vie.

Ici se termine le couvent clos de mon enfance.

*Et je tais le plus doux car j'ai toujours eu du mal à parler
de ce que je préfère.*

Épilogue

Bien sûr je vais à l'école
Mais je vis le nez au niveau du dernier tiroir des commodes
Je vois surtout les mains
Les ventres, les chaînes de montre
L'Univers s'invente entre les deux mains de mon grand père
Il s'arrête aux genoux des femmes
Pour un oui ou un non je cours enfouir mes bras au creux du cou de
ma tante Marie

J'habite la maison comme un chat
J'y ai mes rendez-vous
Avec la lumière
Autour des travaux des femmes
Carrelage de cuisine lavé de frais
Début de l'après-midi
Volets clos
Un rayon de soleil
Trois tomates sur le rebord de la fenêtre
Petit courant d'air
Fine odeur de cave des cristaux de soude sous l'évier de grès rose
Voix de femmes au jardin parlant de lessive et du menu du soir

Demain, la guerre.

Précis

Prologue - - - - -

1 Effraction - - - - -

2 Le vivier

15 Avril - - - - -

L'oncle Albert - - - - -

Madame Durand - - - - -

La Strebbel - - - - -

Madame Gross - - - - -

Mon Grand-père - - - - -

Tante Lortz - - - - -

Chez Grand-mère - - - - -

Mes Grand-parents Juncker - -

Autour des nuits - - - - -

3 Démons et Merveilles - - - -

Perplexités :

MAMAN - - - - -

PAPA - - - - -

LE THÉÂTRE - - - - -

LE BÉBÉ - - - - -

MON PETIT LAPIN - - - - -

LYSIA - - - - -

Arcadie :

LE JARDIN - - - - -

LE NÈGRE - - - - -

LA RELIGIEUSE - - - - -

CÉCILE, LA SAINTE - - - - -

4 Qui était mon père ? - - - - -

5 Avec les Grandes au jour le jour

6 Brindilles de pensée - - - - -

7 Le Feu

RESPONSABILITÉ - - - - -

MARGINALITÉ - - - - -

JOUETS - - - - -

Madame Samprun - - - - -

8 Le temps se gâte

LA RADIO - - - - -

TOURMENTS - - - - -

LE DENTISTE ET LE BON DIEU - - - - -

9 Sursis - - - - -

Épilogue - - - - -